

Voyage de Jean-Ernest, duc de Saxe,

En France, en Angleterre et en Belgique, en 1613.

Bernardin de S^t-Pierre a dit quelque part, que de tous les genres de littérature il n'en était point qu'il aimait autant que les récits de voyages. Je partage entièrement les goûts de l'illustre auteur des *Études de la Nature*, car, dans mon opinion, pour tout homme qui cherche à acquérir des connaissances solides et variées, il n'est point de lecture plus attrayante et plus utile que celle des livres de voyages, non pas de ces livres éphémères, écrits par des touristes frivoles et ignorants, qui se bornent à visiter les cafés, les spectacles et les cercles des grandes villes, mais de ceux qui ont pour auteurs des écrivains unissant une profonde érudition à une saine critique et à l'esprit d'observation ¹. Des relations rédigées par des hommes de ce mérite sont de véritables encyclopédies dans lesquelles la géographie, l'histoire, l'archéologie, la géologie, les beaux arts, les sciences naturelles, morales et politiques, la statistique, en un mot toutes les branches des connaissances humaines occupent une place plus ou moins étendue, suivant que la matière le comporte ou d'après le but spécial que s'est proposé l'auteur. Enfin les voyages sont à la géographie ce que les mémoires historiques sont à l'histoire propre-

¹ Tels que les Spon, les Wheler, les Tournefort, les Chardin, les Shaw, les Pococke, les Chanderler, les Choiseul, les Millin, les Castellan, les Humbolt, les Pouqueville, les Dupin, les Marmier, les Vallery, les Texier, etc., etc.

ment dite, une source féconde pour l'étude des mœurs et de la vie publique et privée de la société aux différentes époques ; ce sont principalement les récits des anciens voyageurs, récits faits avec cette naïveté et cette bonne foi qui caractérisent les hommes auxquels les progrès d'une civilisation raffinée n'ont pas encore appris à dissimuler leurs sentiments et leurs convictions, qui offrent le plus d'intérêt sous ce rapport. La description d'un voyage entrepris dans le centre de l'Europe pendant le moyen âge aurait certes pour nous plus de prix que dix chroniques de la même époque ; malheureusement les ouvrages de ce genre sont d'une extrême rareté, et quant à la Belgique, nous n'en connaissons jusqu'ici que deux qui concernent cette contrée avant le xvii^e siècle ; encore le plus ancien n'est-il qu'une simple lettre dans laquelle le célèbre Pétrarque rend un compte succinct de son voyage en Belgique au commencement du xiv^e siècle ; le second est le voyage entrepris en 1583 par le géographe Ortelius et par Vivianus, dans quelques-unes de nos provinces ¹. Après ces deux voyages vient immédiatement celui qui fera l'objet de cet article.

En furetant, pendant l'été dernier, chez un antiquaire-bouquiniste de Cologne, il nous tomba entre les mains la relation, écrite en vieux allemand, d'un voyage fait en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, par Jean-Ernest, duc de Saxe, en 1613, et rédigé par une personne de sa suite appelée Neumayr. En parcourant ce livre que nous n'avons jamais rencontré en Belgique, nous y trouvâmes des observations et des particularités, principalement sur la ville de Bruxelles et la cour des archiducs Albert et Isabelle, qui nous parurent assez remarquables pour que nous crûmes utile de donner une traduction complète de la partie de ce voyage, qui est relatif à notre patrie, d'autant plus qu'à l'exception de l'itinéraire de la Belgique, intitulé *Ulysses*

¹ *Abr. Ortelii et J. Viviani itinerarium per nonnullas Galliae Belgicae partes.* Antv. 1588, in-8°. Cet opuscule a été réimprimé avec les œuvres de Conr. Peutinger, Jena 1688 et à la suite des œuvres de Divæus, éditées par Pacquot en 1757.

Belgico-gallicus, par Golnitz¹, postérieur de plusieurs années au voyage du duc de Saxe, nous ne possédons jusqu'ici la relation d'aucun voyage fait en Belgique sous le règne d'Albert et d'Isabelle. Nous n'avons pas cru devoir borner là notre travail ; ce que Neumayr rapporte des différentes contrées de la France, de l'Angleterre et des Provinces-Unies des Pays-Bas, nous a également paru assez intéressant pour que nous fissions non pas une traduction fidèle, mais une simple analyse des particularités les plus curieuses et les plus propres à faire connaître le contraste qu'un laps de deux siècles et demi a amené entre l'état des choses d'alors et la situation actuelle de ces pays. Cette analyse et la traduction de la partie de la relation qui concerne la Belgique, nous avons jugé nécessaire de les accompagner des notes et des observations que nous avons crues indispensables, afin de faire mieux ressortir cette différence et d'indiquer les changements que les localités et leurs monuments ont subi depuis cette époque.

La relation du voyage du duc de Saxe, imprimée à Leipzig en 1620, forme un volume petit in-4° de 304 pages, et a pour titre : *Voyage en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, par l'illustre et très-noble prince et seigneur, le seigneur Jean Ernest le Jeune, duc de Saxe, de Juliers, de Clèves et de Berg, landgrave de Düringen, margrave de Meissen, comte de la Mark et de Ravensperg, seigneur de Ravenstein, décrit par M. Jean-Guillaume de Neumayr de Ramssla, etc.*².

Après une dédicace à Jean-Casimir et à Jean 1^{er}, frères, ducs de Saxe, de Juliers, de Clèves et de Berg, etc., datée du 30 avril 1620, l'auteur commence ainsi sa narration : « Comme l'illustre et très-noble prince et seigneur, monseigneur Jean Ernest le Jeune,

¹ *Abr. Golnitzi Ulysses Belgico-Gallicus fidus tibi dux et Achates per Belgium-Hispan. regnum Gallia, etc.* Lugd. Bat. Elzev., 1651 in-12.

² Des durchlauctigen hochgebornen Fürsten und Herrn, Herrn Johann Ernsten des jüngern, Herzogen zu Sachsen, Gülich, Cleve und Berg, Landgrafen in Düringen, Markgrafen zu Meissen, Grafen zu den Margk und Ravensperg, Herrn zu Ravenstein : Reise in Frankreich, Engelland und Niederland, beschrieben durch Herrn Johann Wilhelm Neumayr von Ramssla, daselbst Erbgesessen.

duc de Saxe, de Juliers etc., mon gracieux prince et maître avait résolu d'entreprendre dans la fleur de sa jeunesse *princière*, un voyage dans les pays étrangers, et de se faire connaître auprès des potentats, des princes et des seigneurs de ces contrées, afin d'acquérir leur amitié, leurs bonnes grâces et d'entrer en relation avec eux, et de suivre ainsi les traces louables de ses très-révérés ancêtres, notamment du père et de grand-père chéris de son altesse, de pieuse mémoire, en visitant la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, comme les pays qu'elle affectionnait le plus, son altesse partit de Weimar le 27 mars 1613, jour de la Sainte-Trinité, accompagnée des personnes suivantes : Jaspar von Teutleben auff Wenigen Sommern, son maître d'hôtel, Rodolphe von Trachenfels, Henri Guillaume et Maximilien Neumayr de Ramssla, frères, le docteur Elias Evandern, son médecin, Thierrri von Friesen, George von Bitzthum, Claude Petit et Henri Seidler. »

Le 30 du même mois le duc arriva à Fulde, jolie ville, dont l'abbé princier habitait un beau château. Le collège des jésuites où le pape entretenait à ses frais quarante élèves de différentes nations était aussi un très-bel édifice. On admirait dans leur église un autel en marbre où toute la passion du Christ était sculptée en bas-relief, et qui passait pour un chef-d'œuvre.

La façade de l'hôtel de ville de la petite ville de Steina, qu'il traversa le jour suivant et où le comte de Hanau avait une jolie résidence, était ornée d'un grand nombre de statues en pierre des seigneurs souverains de cette famille.

Le 1^{er} avril le duc s'arrêta pour dîner à Gelzhausen, ville impériale, entourée de vignobles, et passa la nuit à Sehlingstat, ville mal bâtie, appartenant à l'archevêque de Mayence et située dans une belle vallée au bord du Mein. On montra au duc, comme chose rare, les tourbières que l'archevêque faisait exploiter près de la ville.

« Darmstadt, où l'on arriva le 2 avril, est, dit Neumayr, une jolie ville dans une vallée près de l'Odewald. On y a construit récemment nombre de belles maisons. Le château, situé près de la ville, est en-

touré de fossés profonds, et a été bâti nouvellement avec beaucoup de luxe ; les appartements sont richement ornés de tapisseries et de tableaux. La grande salle est particulièrement remarquable par son étendue et sa beauté. Derrière le château se trouve un beau parc dans lequel on voit un moulin qui mérite bien d'être admiré pour sa construction ingénieuse. Il serait donc impossible de trouver une résidence princière plus belle que celle de Darmstadt. »

Cette description de la ville de Darmstadt est remarquable en ce qu'elle prouve combien les capitales distinguées par leur grandeur et leur beauté étaient rares en Allemagne au commencement du ^{xvi}^e siècle ; car, certes, le Darmstadt d'alors, comparé au Darmstadt de nos jours avec ses nouveaux quartiers ornés de rues larges, tirées au cordeau, bordées de belles habitations privées et de magnifiques édifices publics, construits depuis les trente dernières années, n'était qu'une misérable bicoque. Le château ducal qui à cette époque était situé à l'extrémité de la ville, et qui par les agrandissements successifs de cette dernière, se trouve aujourd'hui au centre de la cité, n'était, malgré l'éloge pompeux qu'en fait l'auteur de notre relation, qu'une masse de constructions irrégulières ; le nouveau château que le landgrave Ernest-Louis fit construire sur ses fondements en 1717, serait sans contredit un des palais les plus splendides de l'Allemagne s'il avait, été achevé suivant le plan adopté par ce prince.

Après avoir séjourné à Darmstadt jusqu'au 7 avril, le duc partit pour Worms. A en croire tous les auteurs modernes ou ceux du siècle passé qui parlent de cette ville, Worms devait être avant la guerre de trente ans et surtout avant celle du Palatinat sous Louis XIV, une des cités les plus belles et les plus riches de l'Allemagne ; cependant ce qu'en rapporte Neumayr qui la vit à une époque où elle n'avait encore rien perdu de cette prétendue splendeur, nous en donne une toute autre idée. « Ses maisons, dit-il, sont mal bâties et la plupart en bois, les rues étroites et la place où s'élève l'hôtel de ville ne se distingue pas davantage par son étendue. » Ainsi la destruction de

Worms par Turenne , loin d'avoir porté un coup mortel à cette ville , aurait plutôt contribué à son embellissement ; car si ses rues sont encore la plupart étroites et irrégulières , au moins les maisons y sont elles aujourd'hui toutes construites en pierres et en briques. Mais lorsque notre voyageur dit que le dôme ou la cathédrale de Worms est un édifice vieux et obscur qui ne contient rien de remarquable , si ce n'est un tableau du martyr de Saint-Étienne , dans le cloître de l'église , ou ne peut attribuer un jugement si faux et si injuste envers un des plus beaux monuments de style roman qui existent en Europe , qu'au mauvais goût qui régnait de son temps et au mépris que l'on affichait alors pour l'architecture du moyen âge.

Spire, une des villes les plus célèbres de l'Allemagne au moyen âge et où nos voyageurs entrèrent le jour suivant, était aussi bâtie en grande partie en bois, quoiqu'on y trouvât nombre de belles maisons. Neumayr ne fait pas plus d'éloge de son magnifique dôme , la plus vaste et la plus belle église romane de l'Allemagne entière , qu'il ne l'a fait de celle de Worms. L'empereur Conrad I^{er} , son fondateur , Henri III , Henri IV , Henri V , Rodolphe I^{er} , Albert I^{er} et plusieurs autres empereurs d'Allemagne enterrés dans le chœur de cette église , n'y avaient que des monuments forts communs et de forme carrée ; depuis que le roi de Bavière , ce grand protecteur des arts , a fait restaurer le dôme de Spire , dans sa forme primitive , ces tombeaux qui avaient été dévastés dans la guerre du Palatinat et dans celle de la révolution française , ont été remplacés par deux superbes mausolées en marbre , érigés aux empereurs Rodolphe de Habsbourg et Louis de Nassau , le premier aux frais du roi et le second à ceux du duc régnant de Nassau. Neumayr décrit encore le calvaire qui se trouvait à côté du cloître de l'église , et que Fr. Irenicus , dans sa description de l'Allemagne , publiée au xvi^e siècle , regarde comme une des merveilles du monde. Spire , détruite par Turenne , comme tant d'autres ville du Palatinat , s'est bien relevée de ce désastre ; chef-lieu de la Bavière rhénane , c'est aujourd'hui une ville fort bien bâtie et dans

laquelle on chercherait en vain les barraques en bois dont elle était remplie au xvii^e siècle.

Parti de Spire le 9 , le duc arriva à Strasbourg le 11 du même mois après avoir traversé la petite ville de Rheinzabern et la ville impériale de Hagenau , assez forte mais mal bâtie , et qui ne renfermait de remarquable que le magnifique tabernacle gothique de la petite église catholique, dans laquelle on ne se serait pas attendu à trouver un pareil chef-d'œuvre.

La ville de Strasbourg plut beaucoup à nos voyageurs ; ils la trouvèrent une cité aussi distinguée par son étendue que par sa beauté , ayant des rues longues et droites et quantité de belles maisons. Neumayr décrit ses fortifications et la tour de la cathédrale qu'il admira beaucoup ; mais dans la cathédrale même il ne trouva de digne d'attention que la fameuse horloge dont le mécanisme détérioré depuis près de deux siècles a été rétabli récemment par un habile horloger de Strasbourg , auquel la ville a payé pour ce travail une somme de cent mille francs. L'artiste qui avait construit ce chef-d'œuvre d'horlogerie vivait encore lorsque le duc de Saxe visita Strasbourg. Ce dernier y fut reçu avec beaucoup de distinction par le magistrat qui lui présenta le vin d'honneur , et délégua deux personnes pour lui montrer l'arsenal qu'il trouva bien pourvu d'armes et de munitions de guerre , et les greniers publics remplis d'une bonne provision de blé , dont une partie y était conservée depuis plus d'un demi-siècle.

Le 15, nos voyageurs quittèrent Strasbourg et se rendirent en deux jours à Metz par la petite ville de Saverne, appartenant à l'évêque de Strasbourg , qui y possédait un palais peu remarquable , à la place duquel le fameux cardinal-évêque de Rohan a fait bâtir au siècle dernier un des plus vastes et des plus opulents châteaux de la France.

Metz qui est compté aujourd'hui parmi les villes les plus fortes et les plus belles de ce royaume , ne brillait alors sous aucun de ces deux rapports ; ses fortifications étaient dans un misérable état ;

la ville était mal bâtie , avec de vieilles maisons , des rues étroites et sales. Le commerce néanmoins y était florissant, et l'auteur du voyage vante la beauté et la fertilité de la contrée où elle est située. Quant à la magnifique cathédrale de Metz, il se contente de dire que c'était un ancien et grand édifice. On refusa au duc l'accès de la citadelle sous prétexte que la fille du duc d'Epernon , gouverneur de la province , qui avait pris le voile , était retenue au lit par une maladie grave.

Le 16, le duc et sa suite partirent pour Lyon où ils arrivèrent le 28 en passant par Pont-à-Mousson, Nancy, Langres, Dijon, Beaune, Châlons-sur-Saône, Tournus, Mâcon , Belleville et Trévoux. Nous ne suivrons point pas à pas nos voyageurs dans cette longue traversée, il suffira de donner un résumé succinct des observations les plus importantes que l'auteur de la relation a faites sur les endroits principaux qu'il visita dans ce trajet.

Pont-à-Mousson est décrit comme une jolie ville située dans une très-belle contrée et sur les bords de la Moselle que l'on y traverse sur un grand pont en pierres. Les rues de la ville étaient bordées de galeries couvertes comme en Italie. Le vaste et beau collège des jésuites renfermait, disait-on, près de 1800 jeunes gens qui y recevaient l'éducation. Le château ducal au bas de la ville n'avait rien de remarquable.

Le long de la route de Pont à Mousson à Nancy les voyageurs virent beaucoup de châteaux bâtis sur les montagnes voisines. Nancy, capitale de la Lorraine, était, comme de nos jours, divisée en vieille et en nouvelle ville. La première dont on s'occupait à reconstruire les fortifications d'après le système moderne, était mal bâtie et le nombre des beaux hôtels y était peu considérable. Mais la nouvelle ville quoiqu'elle n'eut pas encore reçu les nombreux embellissements qu'y fit faire au siècle dernier, le roi Stanislas de Pologne, pouvait passer dès lors pour une très-belle cité ; elle était très-bien fortifiée à la moderne, mais ces fortifications n'étaient pas encore achevées, on continuait à y travailler tous les jours, ainsi qu'à y achever la construction des maisons

qui devaient former ce nouveau quartier de Nancy. Suit la description du beau mausolée de Charles le Hardy, duc de Bourgogne, dans l'église de Saint-Georges, où Jean, duc de Lorraine, et son fils le duc Nicolas, avaient aussi leurs tombeaux en marbre noir, et celle de la magnifique résidence ducale avec son beau parc, rempli de plantes exotiques, orné de charmilles de cerisiers taillés en arcades, en colonnes, en fenêtres, etc., et auquel il ne manquait que des fontaines par l'impossibilité ou l'on était d'y conduire les eaux. Le baron d'Angerville, bâtard du cardinal de Guise, passait pour avoir le plus de crédit à la cour de Lorraine; c'était lui qui gouvernait l'État, et avait la direction de toutes les affaires. L'abbé de Saint-Georges, bâtard du dernier duc, et l'abbé de Saint-Michel, bâtard du duc régnant, faisaient aussi un séjour fréquent à cette cour.

Langres, grande et belle ville, bâtie sur une haute montagne ronde, où la Marne prend sa source, était très-forte et entourée de murailles en pierres de taille, flanquées de grosses tours, et dans lesquelles on observait un grand nombre de fragments de monuments romains. On en attribuait la construction à l'empereur Constantin. La magnifique cathédrale renfermait plusieurs monuments sépulcraux des évêques de Langres, entre autres celui du cardinal de Livry surmonté de sa statue en bronze. L'évêque de Langres était un des six pairs ecclésiastiques de France; sa charge l'obligeait à assister au couronnement du roi; il portait le titre de duc et était seigneur temporel de sa ville épiscopale.

De Nancy à Langres les voyageurs eurent un très-mauvais chemin, car les chaussées étaient encore à cette époque aussi rares en France qu'en Belgique où l'on n'a commencé que vers la fin du ^{xvii}^e siècle à construire les superbes routes qui aujourd'hui sillonnent en tous sens ce royaume.

Dijon, ville forte alors, était déjà renommée pour l'excellence de ses vins, et quoique bien moins bâtie que de nos jours, elle contenait néanmoins, comme ancienne résidence des ducs de Bourgogne et comme siège d'un parlement, un grand nombre de belles maisons. Neumayr

parle de la magnifique Chartreuse fondée par Philippe le Hardi, premier duc de Bourgogne, et où ce prince et son fils Jean sans Peur, assassiné en 1419, étaient enterrés. Leurs magnifiques mausolées mutilés, en 1793, ont été restaurés postérieurement et se voient aujourd'hui dans le musée de Dijon. Quant aux bâtiments mêmes de cette Chartreuse, vendus pendant la révolution et acquis par le chimiste Chaptal, ils ont été démolis en grande partie par cet ancien ministre de Napoléon.

« Lorsque le roi fait son entrée à Dijon, dit Neumayr, il doit faire entre les mains du maire le serment de conserver intacts les privilèges de la ville ; le maire de son côté lui jure, au nom de tout le pays, aide et fidélité, puis il attache à la bride de son cheval une bande de laine blanche et le mène ainsi, accompagné de vingt et un conseillers, jusqu'à la Sainte-Chapelle. »

Beaune, était une vilaine ville, mais située dans une belle plaine et très-forte. Le vin qu'on recueillait autour de la ville, passait encore à cette époque pour le meilleur de la France entière. L'auteur de la relation s'étend assez longuement sur le bel hôpital de Beaune, qui avait l'apparence d'un palais, et contenait un grand nombre de chambres richement tapissées ; une de ces chambres qui renfermait deux beaux lits, était destinée au roi ! singulière distinction, sans doute, mais dans laquelle on aurait tort de supposer quelque malice de la part du fondateur de l'hôpital de Beaune, Raulin, chancelier de Bourgogne sous Philippe le Bon, car au xv^e siècle on n'avait point encore inventé le gouvernement constitutionnel et les droits du peuple souverain.

Mâcon et Tournus, où le duc de Saxe passa avant d'arriver à Lyon, n'étaient pas mieux bâtis que Beaune, mais Neumayr vante avec raison la beauté de leur situation et la fertilité du pays. L'abbaye de Bénédictins à Tournus, aujourd'hui détruite, était considérée comme une place forte à cause de la solide construction de sa tour et de ses murs. Trévoux appartenait au duc de Montpensier qui y résidait et y faisait battre monnaie.

De Belleville, petite ville entre Mâcon et Trévoux, jusqu'à Lyon,

les rives charmantes de la Saône étaient embellies d'une multitude de jolis châteaux et de maisons de campagne.

L'auteur ne connaît aucune ville de l'Europe qui puisse être comparée à Lyon pour la beauté de la situation, laquelle comme on sait, a une ressemblance frappante avec celle de Liège. Mais, de même que dans cette dernière ville, les maisons y étaient très-élevées, les rues fort étroites et de plus d'une insigne malpropreté. Le commerce y était très-considérable à l'époque où nos voyageurs visitèrent Lyon. Neumayr ne trouva point dans cette ville un grand nombre d'édifices remarquables, il ne parle que de la cathédrale, du palais de l'évêque, peu digne d'un prélat qui portait le titre de primat des Gaules, et de la belle campagne du trésorier du roi, Clapisson, située aux portes de la ville.

Le 4 mai, le duc se rendit à Vienne en Dauphiné, distant de Lyon de cinq petites lieues, par un pays montagneux, mais fertile, couvert de vignobles et très-boisé.

Vienne, situé au pied d'une montagne et percée de rues très-étroites, fait remonter son origine, dit Neumayr, au temps de Lycurgue et du prophète Élisée. Notre auteur se montre tout aussi crédule en rapportant toutes les traditions populaires sur Ponce Pilate, qui serait mort à Vienne, dont on prétendait encore montrer la maison et dont plusieurs des descendants qui habitaient encore la ville de Vienne, s'intitulaient seigneurs de Pila. « Dans la ville, dit-il, est un espace carré entouré de murs, avec quatre colonnes surmontées de petits drapeaux sur lesquels sont peintes les armes du gouverneur. Le délinquant qui y cherche un refuge, jouit de la liberté. » Les jésuites qui formaient une corporation de près de 400 membres étaient occupés à bâtir un grand et beau collège, orné de deux cloîtres soutenus par de grandes colonnes; ils avaient fait démolir à cet effet, plus de cent maisons dont les propriétaires n'avaient, à ce qu'on disait, reçu aucune indemnité. Le duc visita la fabrique d'épées, qui du nom de la ville s'appelaient épées Viennoises, et qui étaient réputées les meilleures de la France. On demanda pour une arme très-com-

mune de cette fabrique six couronnes. De tous les monuments romains de Vienne, jadis une des cités les plus célèbres des Gaules, le seul dont il soit fait mention dans la relation est un obélisque élevé sur quatre colonnes hors d'une des portes de la ville, et dont le bas était alors converti en chapelle.

Les lieux principaux du midi de la France que visitèrent après Vienne, le duc et sa suite, sont Tournon, Valence, Montelimar, Orange, Avignon, Aix, Marseille, Arles, Nîmes, Montpellier, Béziers, Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Agen et Bordeaux.

A Tournon, ville bâtie sur les bords du Rhône, aux pieds d'une montagne, ils remarquèrent le château situé sur un roc escarpé muni d'une nombreuse artillerie et servant de résidence au comte de Tournon qui passait pour un seigneur très-riche et était gouverneur du Vivarais. Les jésuites avaient à Tournon un vaste couvent qui offrait l'apparence d'un château fort.

Valence, dont les évêques prenaient le titre de comtes de Valentinois, ne se distinguait guère par la beauté de ses bâties. François I^{er} avait commencé à la fortifier, mais les travaux n'avaient pas été continués. Valence possédait alors une université renommée, mais dans laquelle l'étude du droit était seule cultivée avec succès. Les célèbres Cujas et François Ruald y avaient enseigné autrefois; le docteur Froman passait pour le meilleur jurisconsulte de l'université, à l'époque du voyage du duc de Saxe. La cathédrale de Valence, qui était un beau temple, avait été entièrement dévastée dans les guerres de religion. Dans le couvent des Jacobins, on voyait le portrait et des ossements du géant Buard, dont la taille mesurait quinze aunes! l'hôte de l'auberge où logea le duc conservait un des os de ce prétendu géant, qui avait été déterré aux portes de la ville. L'abbaye de Saint-Ruf était tenue pour un des plus beaux édifices du Dauphiné. Hors de l'enceinte des murs de Valence, on voyait plusieurs sources d'eau vive coulant sous des voûtes élevées, dont on ne connaissait pas le fond et qu'on prétendait avoir été construites par Jules-César.

Montélimar, ville assez grande, de bon trafic et qu'on pouvait regarder comme la clef du Dauphiné, avait été donnée par le roi aux religieux comme gage de leur sécurité; il y restait néanmoins beaucoup de catholiques.

A Orange, l'Arausio des Romains, capitale de la principauté du même nom, Neumayr mentionne l'arc de triomphe qu'on présume avoir été érigé à Marius, vainqueur des Cimbres, et le théâtre romain, dont le mur extérieur du proscenium, long d'environ 200 pas et très-élevé, subsistait et subsiste encore. Les églises, étant occupées par les calvinistes, avaient perdu leurs ornements intérieurs et ne contenaient plus rien de remarquable. Les princes d'Orange jouissaient de grands privilèges qui leur avaient été accordés par les rois de France; ils s'intitulaient ducs d'Orange par la Grâce de Dieu, battaient monnaie et avaient leur propre parlement qui jugeait sans appel; en un mot, ils ne reconnaissaient d'autre souverain et suzerain que Dieu seul. La principauté d'Orange avait passé de la maison de Châlons dans celle de Nassau, par le mariage du comte Henri de Nassau, avec la sœur du comte Philibert, généralissime de l'armée de Charles-Quint en Italie et tué dans la guerre contre les Florentins en 1530. Henri de Nassau avait donné cette principauté à son fils aîné le comte Philibert de Nassau qui résidait à Bruxelles à l'époque du voyage du duc de Saxe.

A Avignon, nos voyageurs admirèrent avec raison les murs de la ville flanqués de nombreuses tours en pierres de taille et qui sont sans contredit une des plus belles constructions militaires du moyen âge conservées jusqu'à ce jour. Dans les anciens quartiers de la ville, les rues étaient étroites, très-sales et généralement mal bâties; mais dans les nouveaux quartiers on voyait un grand nombre de beaux palais et de grandes et larges rues. Le duc visita le palais où Clément V et ses successeurs jusqu'à Grégoire XI, résidèrent au ^{xiv}^e siècle. Séjour des légats du pape jusqu'en 1790 et aujourd'hui caserne et prison militaire, ce palais qui a acquis une si triste renommée dans la révolution française de 1789, présentait comme de nos jours une masse de bâti-

ments irréguliers flanqués de tours carrées. L'église métropolitaine située à côté de ce palais était un édifice petit, étranglé et très-obscur, mais dans lequel on remarquait les tombeaux des papes morts à Avignon et particulièrement celui de Benoît XII, qui avait la forme d'une tour gothique découpée à jour. Tous ces monuments ont été la proie du vandalisme révolutionnaire en 1793. Le palais de l'archevêque, voisin de cette église, n'avait que l'apparence d'une petite maison, mais les appartements en étaient richement décorés et on y jouissait d'une vue admirable sur la ville et les environs. Le pont en pierres sur le Rhône, subsistait encore alors, à l'exception des deux arches centrales qui étaient rompues et dont la reconstruction aurait coûté plus d'une tonne et demie d'or ; le roi avait, disait-on, offert de fournir les deux tiers de cette somme. Ce pont long de 1350 pas, était très-étroit n'ayant que cinq pas de large, mais les arches au nombre de 23 étaient d'une grande portée. La juridiction du pape ne s'étendait que jusqu'au milieu du pont où s'élevait une chapelle. Comme jadis à Bruxelles, le nombre 7 jouait un grand rôle à Avignon ; on y comptait 7 palais, 7 portes, 7 églises paroissiales, 7 collégiales et 7 couvents ¹. Parmi ces derniers on distinguait celui des franciscains ou cordeliers, où était du tombeau de Laure, la célèbre maîtresse de Petrarque ; il se trouvait dans une chapelle de l'église de ce couvent et consistait en une simple pierre carrée, placée devant l'autel, sans aucune inscription. Le sacristain de l'église, apprit au duc que les parents de Laure étaient d'une famille de haute noblesse portant le nom de Masou, que leur ancienne habitation près de la ville était alors convertie en une hôtellerie à l'enseigne du *Cheval blanc*, et que ses ancêtres avaient fait bâtir la chapelle où elle était enterrée, pour leur servir de sépulture, comme le prouvaient leurs armes qui en ornaient les murs. Il lui dit encore que lorsque le roi François I^{er} avait visité Avignon, il fit ouvrir le tombeau de Laure, et qu'on trouva sur la poitrine du

¹ En 1790, il y avait jusqu'à 35 couvents.

squelette, un petit coffre en plomb renfermant un médaillon à l'effigie de la maîtresse de Pétrarque et son épitaphe en vers, tracé de la main de ce dernier et dont le roi fit la traduction suivante, qui est loin de témoigner en faveur du talent poétique du restaurateur des lettres et des arts en France.

Carmes du roy François le Grand , sur le tombeau de Mad. Laure.

En petit lieu comprins vous pouvés voir,
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le sçavoir
Furent vaincus par l'amant de l'aymée.
O gentil' ame estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parolle est tousjours réprimée
Quand le subject surmonte le disant.

François I^{er} fit déposer le tout dans la sacristie des cordeliers, où nos voyageurs en prirent inspection à leur passage.

Aix, où ils arrivèrent, après avoir passé par les petites villes d'Orgosque, de Salon et de Lamben, est décrit comme une jolie ville qui contenait beaucoup de belles maisons et de palais et dont la plupart des rues étaient fort larges. En visitant le palais du parlement où la foule était si grande, qu'on eut peine à y pénétrer, une des personnes de la suite du duc avait oublié d'ôter ses éperons, ce qui fit accourir plusieurs jeunes procureurs qui voulurent les lui détacher, « car, dit notre auteur, il est strictement défendu d'entrer éperonné dans la salle, sous peine d'une amende de plusieurs couronnes au profit des jeunes procureurs, parce que les avocats, les procureurs et les commis, tous en robes longues, pourraient aisément s'embarrasser dans les éperons au milieu d'une affluence de monde si considérable. » Le duc assista à une séance du parlement dont le président, le sieur de Vair, passait alors pour le premier orateur du royaume et était sur-

nommé l'*Aigle de l'éloquence de France*. Il possédait un riche cabinet de curiosités. Les eaux minérales qui ont donné le nom à la ville (*Aquæ Sextiæ*), coulaient dans la cour d'une maison particulière et on n'y voyait pas encore les vastes et beaux bâtiments que le magistrat d'Aix fit construire au siècle dernier. Il ne pouvait pas être non plus question alors du magnifique quartier du Cours qui ne date que du règne de Louis XIV.

Arrivé à Marseille par un chemin détestable, qui ne faisait point pressentir les superbes chaussées que les États de Provence ont fait construire au siècle dernier, dans toute l'étendue de cette ancienne province de France, Neumayr décrit la situation et le port de cette ville célèbre, où il ne trouva pas, dit-il, un seul édifice remarquable ; en effet, réduite encore à l'étendue de l'antique Massilia des Phocéens et des Romains, la Marseille d'alors, n'était embellie par aucun des magnifiques quartiers modernes qui en font aujourd'hui une des plus belles villes de l'Europe. Le commerce n'y était pas non plus d'une grande importance ; il se faisait en majeure partie avec l'Orient et le Valais. Il y avait dans le port un grand nombre de galères sur lesquelles se trouvaient près de 300 esclaves (galériens). Beaucoup d'entre eux jouaient de l'un ou de l'autre instrument, et dès qu'ils apprenaient l'arrivée d'un étranger, ils se rendaient, la chaîne au pied, devant son auberge pour lui donner une serenade. On voyait aussi près du port, la galerie en bois par laquelle Marie de Médicis, avait passé de sa galère, jusqu'au palais qu'on lui avait préparé, lorsqu'en l'an 1600, elle arriva de Florence, pour épouser Henri IV. On trouvait à Marseille quantité de beaux chevaux de Barbarie qui y étaient transportés d'Afrique ; mais comme depuis trois mois le vent avait été si contraire qu'aucun navire n'avait pu venir de là, on n'en voyait pas du tout pour le moment. On pouvait s'y procurer également beaucoup de beaux mulets, qui se vendaient jusqu'à cent couronnes la pièce.

Sur la route de Marseille à Arles, nos voyageurs passèrent par la

ville de Berry, qui était bien fortifiée, par le bourg de Saint-Chamas, dont Neumayr décrit le tunnel remarquable coupé dans le roc comme la grotte du Pausilippe près de Naples, et par quelques autres endroits que nous passerons sous silence.

Ils trouvèrent la ville d'Arles beaucoup mieux bâtie que celle de Marseille. Ils y visitèrent l'antique cimetière chrétien situé dans le faubourg, devant l'église de Saint-Honoré, où l'on prétendait montrer le tombeau du paladin Roland, et l'amphithéâtre romain qui ne conservait plus, comme de nos jours, que son enceinte extérieure et dont l'arène était encombrée de maisons qui n'ont disparu que depuis ces dernières années. « Le soir, après le dîner, le duc alla se promener hors de la ville ; nous y vîmes au moins 3000 tant hommes que femmes dont un grand nombre se livraient à la lutte et il y avait une espèce de capitaine qui avait l'œil sur eux. D'autres s'escrimaient à la dague et au fleuret. »

Le lendemain de son arrivée à Arles, le duc et sa suite se rendirent à Nîmes que Neumayr dépeint comme une ville fort ordinaire et bien déchue de son antique splendeur, mais qui néanmoins était de toutes les villes de la France celle qui conservait le plus grand nombre d'antiquités. La demi-lune ou fer à cheval de la porte par où ils entrèrent, était couverte d'inscriptions et de sculptures antiques, qu'on trouvait aussi en grand nombre dans toutes les rues et aux façades des maisons. Christian Pistorius, parent du célèbre Jean Pistorius de Nidda, et professeur d'éloquence à Nîmes, vint offrir ses services au duc et lui fit les honneurs de sa ville. Il le mena d'abord au cabinet d'antiquités et de curiosités d'un chanoine, qui d'après la description qu'en donne l'auteur de notre relation, devait être fort remarquable; puis à l'amphithéâtre, aux ruines du temple, qu'on désigne à tort ou à raison comme ayant été consacré à Diane, à celles de l'ancien aqueduc et de la fontaine minérale, qui plus tard ont été restaurés et entourés d'une des plus belles promenades publiques de la France ; nos voyageurs terminèrent leur promenade par le célèbre pont du Gard, dont

Neumayr fait une description assez détaillée. Nous avons lieu de nous étonner qu'il ait passé complètement sous silence la Maison carrée, ce magnifique temple d'ordre corinthien, l'un des plus beaux monuments qui nous soient restés des anciens.

Neumayr dit peu de chose de Montpellier, il se contente de rapporter que c'était une grande ville, assez bien bâtie, que l'air y était fort sain et que l'étude de la médecine y florissait plus que dans toute autre école du royaume. « Elle s'appelait autrefois, ajoute-t-il, *Mons puellarum*, à cause de la beauté de ses femmes. D'autres prétendent que ce nom fut donné à Montpellier de ce qu'il y naît plus de filles que de garçons ; car il est rare d'y voir une femme mettre au monde deux enfants du sexe masculin, tandis qu'on en trouve beaucoup qui ont 6, 8, 10 et jusqu'à 12 filles. »

A Béziers, les calvinistes avaient renversé toutes les statues et images qui décoraient les églises. Tous les habitants de cette ville étaient néanmoins catholiques.

Narbonne, ville de grandeur médiocre, en majeure partie bâtie de bois, pauvre et sans commerce, était bien mal fortifiée pour une place frontière de l'Espagne. Neumayr admira dans la cathédrale le tableau de la résurrection du Lazare, peint par le célèbre peintre Sébastien de Venise, que le cardinal de Médicis, depuis pape sous le nom de Jules II, y avait envoyé, et qui passait, dit-il, pour une œuvre tellement capitale, qu'elle n'avait pas sa pareille dans toute la France ; le dernier roi (Henri IV) avait fait faire une copie de ce tableau dont il avait offert, à ce qu'on assurait, 30,000 couronnes. Il décrit aussi le tombeau du roi Philippe le Hardi, enterré au milieu du chœur et celui du trésorier Guillaume de Diez. Une ancre attachée à une voûte du palais archiépiscopal désignait que l'archevêque était seigneur de la mer ! Le palais du roi, situé sur la place près du port, était un vieil édifice fort mal bâti, dont on attribuait la construction à Charlemagne. L'arsenal renfermait près de 200 pièces de canon. La garnison de la ville était de 400 hommes.

Tous les voyageurs s'accordent à louer la beauté de la situation et la fertilité du territoire de Toulouse, capitale de l'ancien Languedoc, mais ils sont loin d'étendre ces éloges à la ville même, où, si l'on en excepte les nouveaux quartiers extérieurs, les rues étroites et tortueuses prennent un aspect plus sombre encore par les hautes maisons construites en briques d'un rouge foncé qui s'élèvent des deux côtés. Neumayr, lui, est d'une autre opinion ; non-seulement il exalte la beauté et la richesse des environs de Toulouse, mais il déclare encore cette ville une des cités les plus belles et les plus grandes de la France après Paris ; il la dit très populeuse, fort commerçante, bien bâtie et percée de larges rues d'une extrême propreté. La cathédrale lui parut une grande et noble basilique, mais trop obscure à l'intérieur. Le palais où se réunissait le parlement était au contraire un très-vilain édifice à l'exception des salles d'audience qui étaient passables. La porte d'entrée de ce palais, nouvellement construite, était surmontée de la statue en bronze d'Henri IV. Le capitole ou hôtel de ville également construit à neuf, était un fort bel édifice entièrement bâti de pierres de taille. Un pont en bois fort étroit et qui ne donnait accès qu'aux piétons, traversait la Garonne et réunissait les deux parties de la ville ; mais un peu plus haut on voyait déjà sortir de l'eau les culées qui supportent le pont en pierres qui existe actuellement. L'auteur s'étend aussi assez longuement sur les magnifiques moulins à eau qui se trouvent à l'extrémité de la ville. Chaque pierre meulière de ces moulins était estimée à une valeur de 8000 couronnes, et le produit annuel de chaque moulin à 500 couronnes. Un ouragan les avait mis récemment hors d'état de servir et y avait causé un dommage qu'on évaluait à 50,000 couronnes.

A Toulouse, le duc loua deux barques pour se rendre par eau à Bordeaux. Nous ne suivrons pas l'itinéraire minutieux que l'auteur de la relation a tracé de ce voyage et dans lequel il n'oublie pas le moindre château ou village.

Neumayr compare la situation de Bordeaux à celle de Cologne ;

en effet l'une et l'autre de ces villes ont la forme d'un arc dont le Rhin et la Garonne forment la corde. « Bordeaux est , dit-il , une grande ville assez mal bâtie , mais depuis quelques années on a commencé à y construire un grand nombre de belles maisons et de palais. » S'il pouvait revoir le Bordeaux de nos jours avec ses superbes quais et ses magnifiques quartiers modernes, comparables aux plus beaux quartiers de Paris , il ferait sans doute des édifices de la troisième ville de France le même éloge que celui qu'il fait de la richesse de son territoire dont les vins avaient dès le commencement du XVII^e siècle acquis la renommée qu'ils conservent encore à si juste titre à l'époque actuelle. Plus de 3,000 navires, tant grands que petits, en exportaient dès lors annuellement au delà de 60,000 mille tonneaux. Nos voyageurs examinèrent soigneusement toutes les curiosités de Bordeaux : la magnifique église cathédrale de S'-André qui possédait le plus bel orgue de France , le palais et les belles écuries du gouverneur de la ville, l'université et le palais du parlement, édifice fort ancien et ci-devant résidence des ducs de Guyenne. Les membres de ce parlement étaient moitié catholiques et moitié protestants , car ces derniers se trouvaient en si grand nombre dans la Guyenne qu'en peu de jours ils auraient pu mettre sur pied plus de 40,000 hommes bien armés. Il y avait aussi beaucoup de religionnaires à Bordeaux, mais il ne leur était pas permis d'y exercer leur culte et ils étaient obligés d'aller à près d'une lieue de la ville pour entendre le prêche. Ils visitèrent ensuite le temple romain connu sous le nom de palais de la Tutelle , que Louis XIV fit démolir lorsqu'il ordonna la construction du château Trompette qui, détruit à son tour pendant la révolution de 1789, a fait place à un des plus beaux quartiers modernes de Bordeaux. Ce temple construit en grandes pierres de taille avait 87 pieds de longueur sur 63 pieds de largeur , il était voûté en bas, découvert par le haut et entouré d'un péristyle dont 18 colonnes subsistaient encore à l'époque du voyage du duc de Saxe. Il existait aussi de l'amphithéâtre, construit en briques, et

connu sous le nom de palais Galien, des restes bien plus considérables que de nos jours. Le duc en fit prendre les dimensions, et il se trouva que sa longueur intérieure était de 106 pas, la largeur de 60, l'épaisseur des murs et corridors jusqu'à l'arène de 30 pas, et la largeur des deux entrées de 6 pas. L'antique église de S^t-Severin était située à peu de distance de ce monument romain et hors de l'enceinte de la ville ; les chanoines du chapitre de cette église y avaient de jolies habitations entourées de jardins fort agréables. Le cimetière contenait un grand nombre d'anciens tombeaux en pierres, dont plusieurs d'un très-beau travail. Un de ces tombeaux de forme carrée et placé sur deux pierres, était rempli d'eau qui montait ou baissait suivant les phases de la lune. Le château de la ville, bâti sur le bord du fleuve, pour la défense du port, était médiocrement fortifié. A sa gauche on voyait un grand nombre de maisons à vin qui renfermaient des milliers de tonneaux de ce liquide appartenant à différents marchands. Cet endroit appelé les *chartriers* (chartrons) forme aujourd'hui un des plus riches quartiers de la ville. Le duc fut introduit dans plusieurs de ces maisons et régala d'un vin excellent.

Le 7 juin, le duc quitta Bordeaux pour se rendre à Paris. Les villes principales qu'il visita dans sa route, sont Blaye, Saintes, la Rochelle, Niort, Poitiers, Châtelleraut, Tours, Amboise, Blois et Orléans.

A Blaye où Charibert, roi de Paris et fils aîné de Clotaire I^{er}, était enterré dans l'église de S^t-Romain, Henri IV avait ajouté de nouvelles fortifications au château qui défendait la ville. Neumayr donne une longue description des salines qui se trouvaient à une lieue de là, et qu'il avait visitées lorsqu'il y passa en 1596 pour se rendre en Espagne.

A Saintes il se borne à mentionner les ruines considérables de l'amphithéâtre romain qui existaient près de l'église de S^t-Eutrope hors de la ville, celles des aqueducs et l'arc de triomphe élevé sur le pont antique qui traverse la Charente et sur l'une des faces duquel on lisait encore les mots : *Cæsari nep. D. Julii pontifici auguri.*

A Taillebourg, petite ville sur la route de Saintes à la Rochelle, on remarquait le plus grand pont de la France. Le duc de la Trémouille y possédait un beau château. Saint-Germain, autre petite ville située sur cette route, était uniquement habitée par des protestants.

La Rochelle, ville assez considérable, mais dont les bâtisses ne présentaient rien de remarquable, était alors au pouvoir des religieux. ceux-ci la considérant comme leur principal boulevard, travaillaient activement à ajouter de nouveaux ouvrages de défense à ses fortifications qui déjà en 1572 avaient suffi pour braver les efforts désespérés faits par le duc d'Anjou, depuis roi de France sous le nom d'Henri III, pour s'emparer de cette ville. Plusieurs des premiers seigneurs de la France, entre autres le duc d'Aumale et le sire de la Noue périrent dans ce siège mémorable. A l'époque du voyage du duc de Saxe, les catholiques n'y avaient conservé qu'une seule église.

Dans la petite ville de Lusignan nos voyageurs visitèrent les ruines du château de la fée Mélusine, assiégé et détruit par le duc de Montpensier en 1547. « Cette ville, dit Neumayr, a acquis une grande célébrité par ladite Mélusine dont on raconte des choses étranges, entre autres qu'elle aurait été une sorcière, qu'elle était moitié femme et moitié serpent et qu'elle était obligée de se baigner tous les samedis. On prétend que les rois de Chypre descendent de cette fée. Les habitants de Lusignan assurent qu'un fantôme qu'ils disent être celui de Mélusine continue toujours à se montrer dans les ruines du château. »

Neumayr admira beaucoup les murs et les tours de Poitiers, assis sur des rochers et construits en grandes pierres de taille. « On estime, dit-il, que l'enceinte de cette ville est aussi grande que celle de Paris, mais elle renferme beaucoup de vignobles, de jardins et des prairies. Poitiers est très-mal bâti, la plupart des maisons sont vieilles et construites en bois, les rues étroites et sales. » Aujourd'hui encore Poitiers passe pour une des grandes villes les moins belles de la France. Plusieurs voyageurs lui ont trouvé une ressemblance frappante avec

la ville de Louvain ; mais ceci ne doit s'entendre sans doute que de l'aspect extérieur de ces deux cités, car plusieurs quartiers de Louvain sont fort bien bâtis, et eu égard à sa population, cette ville est peut-être de toutes les villes de la Belgique celle qui renferme le plus grand nombre d'édifices remarquables. Les monuments de Poitiers que décrit l'auteur de notre relation sont l'église cathédrale de S^t-Pierre, vaste édifice qui possédait un orgue magnifique, le palais épiscopal dont l'extérieur peu imposant n'annonçait nullement la résidence d'un prélat qui jouissait d'un revenu de 10,000 couronnes ; le palais de justice, édifice très ancien, et le château, belle forteresse solidement construite en pierres de taille, mais que les habitants avaient détruite en grande partie, « car, observe Neumayr, ils ne souffrent point de maître. Il y a à la vérité un gouverneur, le duc de Roannois, beau-fils du duc d'Elbœuf, mais il ne jouit d'aucune autorité, et c'est le maire qui seul commande à toute la ville ; c'est pourquoi tous ceux que occupent cette charge qui n'est qu'annuelle, sont anoblis eux et toute leur postérité, ce qui du reste, a lieu également dans toutes les villes principales de la France. » L'ancienne université de Poitiers avait acquis au commencement du xvii^e siècle une grande célébrité. Elle était fréquentée par beaucoup d'Allemands qui préféraient ce séjour à cause du bas prix des vivres. Les excellentes leçons d'équitation, d'escrime, de danse, de castramétation et de tactique militaire qu'on y donnait, attiraient aussi nombre d'élèves et contribuaient à relever le lustre de cette institution scientifique. Les habitants de Poitiers étaient zélés catholiques, et avaient fortement embrassé le parti de la ligue. Neumayr termine sa description de Poitiers par celle des antiquités romaines et celtiques qui y existaient encore de son temps : les ruines de l'amphithéâtre au milieu de la ville, les débris des anciens aqueducs et la Pierre- Levée, au pont Robert, à l'extérieur de la ville, autel druidique consistant en une pierre ou quartier de roche de 22 pieds de longueur sur 16 de largeur, supportée par quatre autres pierres d'une moindre dimension.

A Chatelleraut, ville d'une construction fort ordinaire, mais très-industrielle et peuplée en grande partie de protestants, il ne remarqua que le beau pont nouvellement bâti sur la Vienne et la magnifique porte en forme de donjon flanqué de tours qui en défendait les approches et dont la construction, dit-il, était si belle qu'on aurait vainement cherché son semblable partout ailleurs.

Au commencement du **xvii^e** siècle on n'était nullement habitué en France et en Allemagne à l'aspect des vastes places entourées de constructions régulières, ni à celui des grandes rues alignées et des élégantes et somptueuses habitations de nos cités modernes; Tours, « situé dans le duché de Touraine, surnommé le jardin de la France » pour sa fertilité et sa beauté put donc paraître dès lors une belle ville à Neumayr, bien qu'elle n'ait commencé à mériter cette épithète que depuis l'exécution des grands travaux d'embellissement qui y ont été entrepris vers le milieu du siècle dernier et parmi lesquels figurent en première ligne la superbe rue royale qui coupe la ville dans toute sa largeur et le magnifique pont en pierres jeté sur la Loire dans l'axe de cette rue. Pendant les troubles du **xvi^e** siècle on avait agrandi l'enceinte de la ville du côté du fleuve et on avait commencé à la fortifier d'après le système moderne. Neumayr ne peut assez admirer la beauté de ces nouvelles fortifications. Le mail de Tours situé au pied des remparts et formé d'une avenue de grands arbres, longue de plus de mille pas, passait pour le plus beau de la France. Les nombreuses manufactures d'étoffes de soie qui existaient alors à Tours, la rendaient aussi une des villes les plus riches du royaume. Les édifices publics que Neumayr y visita en société du duc sont la célèbre église de S^t-Martin, un des monuments religieux les plus anciens et les plus vastes de la France et qui a été totalement détruit pendant la révolution, à l'exception d'une des tours appelée tour de Charlemagne; la cathédrale de S^t-Gratien qui possédait, dit-il, l'horloge la plus belle et la plus artistement faite du royaume, l'église de S^t-Côme, lieu de sépulture du poète Ronsard et le château situé sur le bord de la Loire

et dans lequel le duc fixa principalement son attention sur la chambre où le duc de Guise avait été emprisonné après le meurtre de son père et de son oncle le cardinal et d'où il s'était sauvé au moyen d'une corde attachée à une des fenêtres. Hors de la ville ils visitèrent la riche abbaye de Marmoutier dont la vaste enceinte était protégée par un mur flanqué de grosses tours. Neumayr donne une longue description de ce monastère qui, rebâti au siècle dernier avec une magnificence extraordinaire, est également tombé sous le marteau des vandales révolutionnaires. Ils virent ensuite le château du Plessis, à un quart de lieue de la ville. Cette fameuse résidence de Louis XI, ne présentait rien de remarquable comme édifice et tombait dès lors en ruines, mais les jardins et le parc qui l'entouraient étaient encore assez bien entretenus.

Les voyageurs descendirent la Loire depuis Tours jusqu'à Orléans.

A Amboise, ville assez mal bâtie, mais avec un magnifique pont sur la Loire, ils visitèrent les appartements du vaste et beau château construit par le roi Charles VIII. Dans l'église du château ils admirèrent l'autel d'une chapelle, sculpté en bois avec un art exquis, et dans une autre chapelle un calvaire dont toutes les figures étaient de grandeur naturelle et sculptées en marbre blanc. Une troisième curiosité de cette église, et un ornement bien singulier pour un temple chrétien, était un énorme bois de cerf, long de dix-huit pieds et pesant environ 600 livres. On prétendait que le cerf qui l'avait porté avait été tué dans les Ardennes, mais lorsque Philippe de France, duc d'Anjou et roi d'Espagne sous le nom de Philippe V passa à Amboise, vers la fin de l'an 1700, accompagné de Louis de France, duc de Bourgogne et de Charles de France, duc de Berri, ses frères; ils examinèrent de près ce bois et on découvrit qu'il était fait de main d'homme. « C'est à Amboise, dit Neumayr, que le nom d'Huguenots a pris son origine, et c'est là aussi qu'a commencé la guerre civile vers l'an 1561, sous le roi François II. »

A Blois, dont Neumayr mentionne le beau pont en pierres, décoré

d'un obélisque, le duc s'arrêta aussi pour voir le château, bel édifice mais resté inachevé, dans lequel naquit Louis XII, et qui fut le théâtre de si tristes scènes dans les guerres du 16^e siècle. On trouve dans notre relation une description fort intéressante tant du château que de ses jardins. Neumayr y décrit spécialement l'appartement où fut assassiné le duc de Guise, le cabinet attenant où Henri III vit à travers la porte commettre ce meurtre ¹, la chambre où la reine Catherine de Médicis, à la nouvelle de la mort des Guise, tomba soudainement malade et mourut, la petite chambre où le cardinal de Guise et l'évêque de Lyon furent mis en arrestation et d'où le premier, appelé sous le prétexte de venir parler au roi, sortit pour recevoir la mort sur l'escalier, enfin, la grande salle au rez-de-chaussée du château où Henri III convoqua les États-Généraux.

Le 19 juin le duc arriva à Orléans « belle et célèbre ville, dit Neumayr, située sur les bords de la Loire, dans une superbe et fertile plaine ; cette ville est bien bâtie, percée de longues et larges rues et fort commerçante, principalement en vin ; il est excellent dans cet endroit et on en exporte fort loin bien qu'il ne passe pas pour être très-sain. Le fleuve est traversé par un grand pont en pierre qui est coupé au centre par une île. Sur la première division du pont s'élève une croix de bronze ; vient ensuite l'île qui est habitée par des ouvriers et des merciers. La seconde partie du pont est décorée, à proximité de la porte de la ville, d'un ancien monument que le roi Charles V a fait ériger à la pucelle Jeanne. » Neumayr donne une description minutieuse de cette statue de la pucelle d'Orléans qui, ayant été détruite en 1793, fut remplacée sous l'empire par une nouvelle statue en bronze.

Quoique nos voyageurs se fussent arrêtés pendant deux jours à

¹ « Ce cabinet, dit Neumayr, est fort joliment construit en bois ; les murs et le plafond en sont peints en noir. Au haut de la fenêtre est suspendue une grande volière dans laquelle le roi nourrissait un grand nombre de petits oiseaux, ce à quoi il prenait un singulier plaisir. »

Orléans, le seul monument que Neumayr ait jugé à propos d'y décrire est l'église cathédrale de Sainte-Croix « qui fut, dit-il, un superbe édifice, mais qui a été tellement ruiné pendant les guerres intestines, qu'il fait peine à voir. On s'occupe à le restaurer et la trésorerie royale a, assure-t-on, assigné une somme considérable pour ce travail. » La restauration de cette belle église ne s'opéra que très-lentement, car ce n'est que depuis ces dernières années qu'elle a été entièrement terminée. Au commencement du dix-septième siècle Orléans possédait une célèbre université, très-fréquentée par les Allemands qui y jouissaient de grands privilèges. Leur chef qu'ils intitulaient *procurator nationis Germanicæ*, était alors Georges Wolmar. Ils avaient formé une belle bibliothèque dont ils accordaient l'accès à tout le monde.

Le 22 le duc partit d'Orléans et arriva le 23 à Étampes par un pays fort montagneux, rempli de villages et très-productif en grains, mais où la culture de la vigne avait totalement disparu. On voyageait continuellement sur une route pavée.

D'Étampes, ville située dans un fond, ce qui ne permet de la voir que lorsqu'on est sur le point d'y entrer, nos voyageurs arrivèrent à Chartres, jolie ville dans une très-belle position et entourée de beaux vignobles. A peu de distance de là se trouvait le château de Chanteloup, dont les jardins étaient comptés au nombre des plus beaux de la France. La route longeait le parc de ce château.

Après Chartres ils traversèrent la petite ville de Linois bâtie au pied d'une montagne. Au sommet d'une hauteur voisine on voyait le château de Montlhéri qui donna son nom à la sanglante bataille livrée dans la plaine voisine et dans laquelle le roi de la ligue, comme Neumayr qualifie le duc de Berri, frère de Louis XI, fut fait prisonnier (en 1465.)

Le 24 ils entrèrent enfin à Paris après avoir passé la nuit à Longjumeau.

Neumayr fait de la capitale de la France une description qui

n'occupe pas moins de 35 pages de son livre ; mais quoique cette partie de sa relation contienne des particularités curieuses sur plusieurs monuments et édifices de Paris qui n'existent plus depuis longtemps ou qui ont subi des changements considérables dans le courant du dix-septième siècle , l'étendue de ces détails nous oblige à les passer complètement sous silence ; nous nous bornerons donc à traduire quelques passages qui donnent une idée générale de l'état de Paris, peu d'années après la mort d'Henri, IV. « Tous les rois de France depuis Hugues Capet, dit Neumayr, ont choisi Paris pour leur résidence ordinaire, d'où il est résulté que non seulement cette ville s'est beaucoup agrandie, mais que le nombre des beaux édifices s'y est tellement accru de jour en en jour, qu'il existe aujourd'hui peu de villes au monde qui puissent lui être comparées. C'est ainsi que pendant les quatorze années du règne du roi défunt , Henri IV, on a élevé tant de beaux édifices, que celui qui a vu Paris avant cette époque, peut dire qu'il ne retrouve plus aujourd'hui le Paris d'alors, et encore dans ce moment on continue toujours à bâtir avec la même ardeur. On assure que Henri IV avait formé le projet d'ériger un grand nombre d'autres monuments ; cependant ceux qu'il a terminés pendant un si petit nombre d'années, tels que la Galerie à côté du Louvre, la Place-Royale, les nouveaux ponts sur la Seine, l'hôpital hors de la ville ¹ et plusieurs autres belles maisons de la place et des rues Dauphine à l'extrémité de l'île (de la Cité), sont si considérables qu'on ne peut les contempler sans étonnement. Ce n'est donc pas sans motif que le chancelier de L'Hospital a composé sur cette ville les vers suivants :

*Pace tua dictum sit, Romule, pace, quirites ,
Vestra, si quis adhuc romanæ stirpis in urbe est
Barbarico nondum pollutus sanguine sanguis.*

¹ L'hôpital de Saint-Louis que dans une autre passage Neumayr compare à une résidence royale.

*Altior et cælo majorque Lutetia Roma,
Extollit caput et reliquas supereminet urbes.*

» Lorsque l'empereur Sigismond revint de la France, il dit qu'il avait vu un monde, une ville et un village : le monde était Paris ¹, Orléans la ville et Poitiers le village. On porte le nombre des maisons de Paris à 12,000, non compris celles des faubourgs, les couvents, les maisons construites sur les ponts et les halles. Les faubourgs sont bien bâtis et beaucoup plus agréables à habiter que la ville. Les rues y sont larges, un peu plus propres que dans cette dernière et les vivres y sont en grande abondance. La plupart des maisons y ont de beaux jardins où le peuple se réunit journellement pour passer le temps à différents jeux. Des maisons de danse se rencontrent aussi dans presque toutes les rues. C'est pour ces motifs que la plupart des personnes de haut rang, et en particulier la reine Marguerite, ainsi que les comtes et seigneurs étrangers ont fixé de préférence leur résidence dans les faubourgs et que les ambassadeurs et généralement tous les étrangers qui visitent Paris, y établissent leur séjour. Sous François I^{er} et après lui on a commencé à les entourer de fortifications lesquelles, quoique non pourvues de bastions et de fossés, sont bien construites et suffiraient comme point de défense en cas de besoin. »

Après avoir décrit tout ce que Paris renfermait de tant soit peu remarquable, Neumayr trace avec un soin tout aussi minutieux, le tableau des châteaux et autres lieux qu'il visita dans les environs de la ville, notamment les châteaux de Vincennes, de Saint-Maur, que l'auteur regrette de voir inachevé et tombant en ruines, de Conflans, de Saint-Germain en Laye, de Ruel, de Saint-Cloud, de Madrid, qui tombait également en ruines et dont les beaux bois qui l'entouraient avaient été coupés et dévastés pendant les guerres civiles, de Fontaine-

¹ Et néanmoins le Paris de l'empereur Sigismond n'était qu'une misérable bicoque comparé au Paris actuel, et ce dernier même qu'est-il encore, malgré son étendue, en comparaison de la ville de Londres avec ses deux millions d'habitants ?

bleau et de Bicêtre, le bourg de Charenton, la ville et l'abbaye de Saint-Denis dont la description remplit seule dix pages entières. Quelque intérêt que présentent plusieurs de ces descriptions, le défaut d'espace ne nous permettant pas d'en faire une analyse, nous nous contenterons de traduire le passage qui concerne le temple que les calvinistes avaient nouvellement bâti à Charenton en vertu de l'édit de Nantes : « Le roi Henri IV, dit Neumayr, ayant accordé à ceux de la religion le libre exercice de leur culte, ils ont acheté un vieux château avec ses murs d'enceinte, l'ont démoli en grande partie et ont construit sur son emplacement un nouvel édifice dans lequel ils font leurs prêches et célèbrent la cène. C'est un très-vilain bâtiment, consistant en un simple rez-de-chaussée d'environ huit aunes d'élévation et couvert d'un toit. A l'intérieur il n'a ni voûte ni plafond, et on voit les poutres à nu. A la partie supérieure règne tout à l'entour une large galerie dans laquelle sont placés des chaises et des bancs. d'où l'on voit en bas dans le temple et d'où l'on peut entendre prêcher. S. A. se rendit après le dîner à l'assemblée où Pierre du Moulin, homme d'environ cinquante ans, monta en chaire. Il est regardé comme le plus habile de leurs ministres et jouit d'une grande estime parmi les protestants. Du Moulin a publié plusieurs écrits contre les papistes. Il y avait à ce prêche environ 3,000 personnes, la plupart venues de Paris. » Après avoir demeuré vingt-trois jours à Paris, le duc de Saxe en partit le 16 août pour se rendre à Londres. Les villes qu'il traversa dans ce voyage sont Saint-Denis, Montmorency, Lusarche, Clairmont en Beauvoisis, Amiens, Abbeville, Montreuil, Boulogne et Calais où il s'embarqua pour Douvres. Nous ne nous arrêterons qu'aux objets principaux que l'auteur de la relation décrit dans les lieux principaux situés sur cette route.

A Amiens, ville capitale de la Picardie, percée de larges rues mais dont toutes les maisons étaient bâties en bois « depuis les fondements jusqu'au faite, » il admira grandement la cathédrale, la plus belle église qu'il eût vue dans toute la France, et particulièrement le chœur auquel, dit-il, aucune autre église n'a rien à comparer. On y

voyait les tombeaux d'un grand nombre d'évêques et les chapelles bâties le long des bas-côtés de la nef étaient décorées avec la plus grande richesse. A tous les piliers de la nef étaient placés de grands et beaux tableaux votifs sur lesquelles étaient représentés les donataires avec leur famille ou leurs amis. Le comte de Saint-Pol avait à Amiens un hôtel, construit en pierres de taille, mais de peu d'apparence, dans lequel il venait résider de temps à autre. A cet hôtel touchait un petit parc entièrement planté de poiriers. Quoique la ville fût assez bien fortifiée, sa principale défense consistait dans la citadelle qui passait pour imprenable. Son gouverneur, le marquis d'Ancre, grand favori de la reine mère, y habitait un beau palais. Jusqu'à Amiens on voyait encore par-ci par-là des vignobles; plus loin cette culture cessait entièrement.

A Abbeville Neumayr ne parle que des fortifications qui étaient assez considérables.

Montreuil n'était qu'une mauvaise bicoque, mais une place forte de grande importance comme étant située aux frontières de la France du côté des Pays-Bas espagnols. Sa garnison se composait de sept compagnies, dont six étaient casernées dans la ville et la septième dans la citadelle où résidait le gouverneur. Il n'était permis à personne de monter sur les remparts, « ce qui prouve, dit Neumayr, qu'on ne se fie pas beaucoup à l'archiduc; en effet la ville d'Hesdin qui lui appartient n'est pas fort loin de Montreuil et la forteresse importante de Candi n'en est distante que de cinq lieues. »

L'église de l'abbaye de Saint-Sauve était renommée pour les nombreuses reliques de saints qu'on y conservait dans de belles châsses d'argent. Sa voûte s'était écroulée dans toute la longueur de l'édifice. On montrait dans cette église une clochette que Saint-Valery avait emportée d'Angleterre en s'embarquant pour passer en France. Lorsqu'il la faisait sonner, les poissons se jetaient en foule sur le rivage de la mer et il n'avait que la peine de les prendre à la main. Cette sonnette, comme on voit, n'était pas moins merveilleuse que la bourse de Fortunatus.

Boulogne était, comme de nos jours, divisé en ville haute et en ville basse. La première d'une étendue médiocre, avait de bonnes fortifications mais qui étaient assez mal entretenues. La ville basse située sur les bords de la mer était percée de larges rues. A peu de distance de Boulogne on voyait une grande et antique tour, nommée la Tour d'Ordre dont on attribuait la construction à Jules César, mais qui n'était autre que le phare bâti par ordre de l'empereur Caligula. De nos jours il ne subsiste plus le moindre vertige de ce monument dont on trouve un dessin dans le Recueil d'Antiquités de de Bast.

Le 24, le duc et sa suite s'embarquèrent à Calais, « jolie ville, de forme carrée et assez bien bâtie, » et abordèrent le même jour vers midi sur la côte d'Angleterre, à Douvres, que Neumayr dépeint comme une petite ville avec un bon port et un grand et antique château situé sur un rocher. Après s'y être reposé un jour ils partirent pour Londres où ils arrivèrent le 27. Ils visitèrent dans ce trajet Cantorbéry dont ils admirèrent la superbe cathédrale, la plus vaste église de l'Angleterre, Rochester et Gravesend où ils remontèrent la Tamise jusqu'à la capitale de la Grande-Bretagne.

Bien que Londres n'eût pas alors la dixième partie de son étendue actuelle, et que cette ville fût inférieure en tous points à Paris, si ce n'est sous le rapport commercial, Neumayr donne de ses édifices principaux une description plus détaillée encore qu'il ne l'a fait de ceux de la capitale de la France. Voici le tableau général qu'il trace de Londres, tableau qui forme un contraste bien piquant avec la splendeur présente de cette immense métropole, devenue de nos jours la cité la plus peuplée et la plus grande de l'Europe, et peut-être du globe entier : « Londres, capitale et résidence royale de la Grande-Bretagne, dit-il, est située sur les bords du grand et beau fleuve de la Tamise que les navires remontent jusqu'au centre de la ville, dans un pays de plaines dont la belle culture alterne avec des prairies. Elle est passablement bâtie ; la plupart de ses rues sont très-étroites et obscure, principalement dans le voisinage du fleuve ; les maisons sont

construites en bois, fort vilaines à l'extérieur, mais la plupart bien ornées, dit-on, à l'intérieur. On voit peu de bâtiments en pierres. La ville manquant aussi de bonne eau potable, il y a quantité de gens qui la transportent dans des seaux ronds d'une forme particulière, et la vendent dans les maisons. Aux endroits où ils vont la chercher dans les rues, il y a toujours grande presse, et chacun de ces porteurs d'eau est obligé d'attendre son tour. Londres comme beaucoup d'autres villes du royaume, n'est point fortifiée, et pour cause. Elle est entourée d'un mauvais mur, et devant toutes les portes sont de grands et beaux faubourgs. Dans différentes rues on tient journellement marché de vivres, et il y a abondance de toutes choses. »

On sait que c'est au terrible incendie qui détruisit les deux tiers de Londres en 1666, que cette ville est redevable de l'élargissement de ses rues et de la disparition de ses ignobles masures en bois. Si des intérêts privés et des vues mesquines ne s'étaient opposés alors à l'adoption du plan magnifique projeté par le célèbre architecte Christophe Wren pour la reconstruction des quartiers incendiés, la cité ou la ville de Londres proprement dite, présenterait aujourd'hui des rues et des places aussi belles et aussi régulières que celles des nouveaux quartiers construits depuis cette époque ; et on aurait prevenu en même temps les dépenses énormes que l'on a faites depuis peu d'années pour l'élargissement et l'alignement des principales voies de communication de la partie la plus commerçante et la plus populeuse de cette métropole.

Les monuments et édifices remarquables de Londres, que Neumayr a jugé dignes d'une mention spéciale, et qu'il décrit avec une exactitude qui ferait honte au plus méticuleux des guides modernes, sont l'église de l'abbaye de Westminster avec ses tombeaux, et la chapelle de Henri VII, bâtie en 1502, qu'on qualifiait, dit-il, de *orbis miraculum* ; la grande salle de Westminster, à propos de laquelle il n'oublie pas de parler de la fameuse conspiration des poudres en 1605 ; le palais du roi « vilain bâtiment, n'ayant que deux étages en hauteur,

construit en briques et d'une architecture très-simple » mais qui contenait un grand nombre de tableaux de prix et d'objets remarquables ; le palais du prince de Galles, fils aîné du roi, situé à l'extrémité des jardins de la résidence royale, dont la description donne une idée fort intéressante des jardins et parcs du commencement du xvii^e siècle ; l'hôtel du comte de Northington, magnifique palais quadrangulaire, et entièrement construit en pierres de taille dans le style moderne ; le palais de la reine, très-bel édifice, quoique bâti en briques, avec un très-beau jardin, et bien plus remarquable que le palais du roi ; l'église cathédrale de Saint-Paul « grand et bel édifice, dit-il, mais dans lequel il y a peu d'objets dignes d'attention, de même que dans les 122 autres églises de la ville et de ses faubourgs, à l'exception de celle de Westminster ; car on a enlevé de ces temples tous les tableaux, et tout ce qui contribuait à leur ornementation. Les bâtiments de toutes ces églises sont du reste bien entretenus et fort propres à l'intérieur. Près de l'église de Saint-Paul se trouve la rue des orfèvres, la plus belle et la plus riche de la ville, et dans laquelle habitent beaucoup d'orfèvres qui exposent journellement aux regards du public quantité de coupes, et autre vaisselle en vermeil et en argent, ainsi que toutes espèces de monnaies, d'or et d'argent. On y vend aussi toutes sortes de denrées ; ce qui fait qu'il y a toujours foule de monde. Un peu au delà on arrive près d'une magnifique fontaine ornée de statues de bronze doré, et ensuite à la maison de correction qui est un beau palais avec une cour carrée au centre. Le roi Édouard VI, auquel ce palais servit de résidence, lui assigna sa destination actuelle. On renferme dans cette prison tous les malfaiteurs dont les délits ne sont pas de nature à mériter la peine de mort. Ils y sont condamnés à travailler, on les traite très-durement, et fréquemment on leur donne le fouet. Dans une chambre étaient appendues des béquilles qui avaient servi à des mendiants valides dont on avait découvert la supercherie, et qu'on avait enfermés dans cette maison. » Neumayr décrit ensuite le pont de Londres, le seul qui existât alors

sur la Tamise. Comme beaucoup d'autres ponts du moyen âge, il était chargé de deux rangées de maisons occupées par de riches boutiquiers, et défendue au centre par une grande tour percée d'une porte et précédée d'un pont levis. A son extrémité se trouvait une autre tour surmonté de grandes pointes de fer sur lesquelles étaient plantées les têtes des différents seigneurs décapités pour crimes de lèse majesté. Du côté de Westminster le fleuve était bordé jusqu'au pont par des palais appartenant à de grands seigneurs, et par des collèges et des séminaires. Au côté de la Tamise s'élevaient plusieurs théâtres où l'on faisait battre des chiens contre des taureaux et des ours. Neumayr termine ensuite la description des monuments et curiosités de Londres par celle de la forteresse connue sous le nom de Tour de Londres. C'était-là, dit-il, tout ce qui méritait d'être vu dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Après avoir vu les curiosités de Londres, le duc de Saxe parcourut les environs de la ville où il visita successivement le beau château de Thibault (Theobalds) qui avait appartenu au trésorier royal Cécile, et que son fils avait rebâti et légué à la reine Élisabeth, celui d'Adeling nouvellement construit par le duc de Suffolk et par son père, et qui par la beauté de son architecture surpassait tous les châteaux de la couronne, les villes de Walton, Cambridge, Bedford (Biddeford), Buttingham, Bistok, Oxford, Medinhaut (Maidenhead), Kensington, Creidon et les résidences royales de Windsor, d'Hamptoncourt et de Nonchitz. Neumayr donne une description très-détaillée et fort curieuse de tous ces lieux.

De retour à Londres, le duc et sa suite assistèrent à un lever du roi, au palais de Thesbalts. Lorsque le roi, richement costumé et accompagné du jeune prince Charles, depuis l'infortuné Charles I^{er}, sortit de ses appartements, et traversa l'antichambre de la salle d'audience où il devait entendre le prêche, le duc lui fit sa révérence et lui adressa un discours latin auquel le roi répondit dans la même langue.

Après ce sermon qui dura une heure et demie, le médecin du roi

lui amena une petite fille, deux petits garçons, et un jeune homme grand et fort, tous quatre atteints de maladies incurables ; ils s'agenouillèrent devant le monarque qui les toucha en prononçant les mots français : *Le roi vous touche, Dieu vous guérisse*. Il leur mit en même temps au cou un cordon de soie blanche auquel pendait un bouton de rose. Pendant la cérémonie un évêque récitait tout haut une prière. Ceci fait, vinrent trois seigneurs parmi lesquels était le comte de Montgomeri et son frère, qui à trois reprises différentes s'agenouillèrent devant le roi, et lui présentèrent un bassin et de l'eau pour se laver les mains. Le roi retourna ensuite dans ses appartements. « Le roi, dit notre auteur, a une grande répugnance pour ces attouchements de malades, et voudrait bien y mettre un terme, à ce que l'on prétend, mais il ne l'ose pas, parce qu'il s'intitule aussi roi de France ; en effet ce n'est pas comme roi d'Angleterre qu'il a le pouvoir de guérir, mais en qualité de roi de France auquel seul Dieu a toujours accordé cette puissance. Les rois d'Angleterre ne se sont attribué cette prérogative que lorsqu'il y a trois siècles et demi ils devinrent maîtres de la France presque entière, et que le roi Henri VI se fit couronner comme roi de France à Paris. »

Le duc assista ensuite au dîner du roi, dont Neumayr décrit le cérémonial avec une exactitude consciencieuse digne d'un sujet de pareille importance. On présentait d'abord à Sa Majesté trois entrées en tête desquelles figurait le rostbeef national. Huit ou dix autres portions formaient le reste du dîner. Le chevalier tranchant coupait un tout petit morceau de chaque pièce de viande que le roi prenait avec la main dans le plat. Il ne mangeait que rarement du pain. Quant à la boisson, il commençait par se désaltérer avec de la bière qui lui était présentée à genoux par un chambellan dans un vase de bois artistement travaillé. Il buvait ensuite d'un vin français « épais et très-doucereux appelé Frontignan. » Pendant le repas il avait coutume de s'entretenir avec l'évêque qui, d'après un usage établi, devait toujours être présent au dîner royal, ou avec quelque autre personne : « ainsi

pendant le souper de ce jour le savant Casaubon, petit homme avec une barbe noire, vint faire ses hommages au roi, et lui présenta un cahier de papier sur lequel il avait écrit quelque chose contre le cardinal Bellarmin. Non seulement le roi lut cet écrit, mais il disserta avec Casanbon sur ce sujet en français et en latin pendant toute la durée du souper. » On ne peut mieux caractériser le pédant Jacques II, surnommé le roi théologien, qui passait tout son temps à faire de la polémique religieuse ou à écrire contre les sorciers !

Neumayr décrit ensuite les différentes visites que le duc de Saxe fit à la cour, l'audience qu'il reçut de la reine et du prince de Galles, âgé alors de 13 ans, et qui paraissait d'une faible complexion; le dîner royal auquel il fut admis, et plusieurs chasses auxquels il prit part en compagnie du roi.

Le 15 du mois d'octobre, le duc descendit la Tamise pour aller voir le château royal de Greenwich, aujourd'hui le superbe hôtel des invalides de la marine érigé par Guillaume, mais dont les bâtiments, à l'exception du bel édifice nouvellement construit du côté des jardins, n'avaient alors rien de remarquable; ils contenaient néanmoins plusieurs tableaux et autres curiosités dont on trouve la nomenclature dans notre relation. Les jardins étaient ornées d'une grande fontaine, décorée de la statue de l'Abondance, et d'une fort belle grotte. Il y avait aussi un grand parc peuplé de beaucoup de gibier, et dans lequel s'élevait sur une colline de forme ronde un joli pavillon à trois étages, surmonté d'une plate forme d'où l'on jouissait d'une vue magnifique et fort étendue. Ce pavillon appelé le *château de mille fleurs* avait été donné par le roi au lord Northampton. Au retour de cette excursion le duc visita le vaisseau sur lequel le célèbre Drak avait fait le tour du monde. Il n'était que d'une grandeur médiocre, et il n'en subsistait plus que la cale, la partie supérieure du navire ne présentant que des débris informes, parce que tous ceux qui venaient le voir, particulièrement les marins, en enlevaient des morceaux qu'ils conservaient comme des reliques.

Le 18, le duc s'embarqua sur la Tamise pour retourner en France. Le jour suivant il s'arrêta à Rochester, alors le Plymouth et le Portsmouth de l'Angleterre, où il inspecta, sous la conduite de deux officiers de la marine, le vaisseau de ligne construit par ordre de la reine Élisabeth, et qui portait son nom, et celui qui l'avait été par feu le prince de Galles. Neumayr fut émerveillé de la beauté de ces navires et du luxe que déployaient leurs appartements. C'étaient, dit-il, les deux vaisseaux les plus grands de l'Angleterre. Il y avait environ trente autres vaisseaux de guerre et deux galères dans le port. Ils ne le cédaient guère en grandeur et en beauté aux deux premiers, particulièrement ceux nommés l'*Arca Reale* et l'*Ours*.

Le 20, le duc traversa Cantorbery, et arriva le soir à Douvres où les vents contraires l'obligèrent de séjourner jusqu'au 25, lorsqu'il s'embarqua pour Dieppe où il n'aborda que le lendemain à deux heures de l'après midi.

Dieppe, lieu de peu d'importance avant le règne de François I^{er}, était déjà au commencement du xvii^e siècle une jolie ville et où il se faisait un commerce considérable, particulièrement en poisson salé. Son vaste port était rempli de navires de toute grandeur. Le château situé sur une hauteur, tombait en ruines, et une nouvelle citadelle qu'on avait commencé à construire sur une hauteur voisine et qui commandait la première, ne présentait pas un aspect plus formidable; on en avait arrêté et abandonné les travaux lorsqu'ils sortaient à peine de terre. La garnison de Dieppe ne se composait que de cinquante soldats. Les calvinistes qui y étaient en assez grand nombre, possédaient un temple près de la ville.

De Dieppe le duc de Saxe revint à Paris par Rouen, Ecouis, Magny, Pontoise et Argenton.

Neumayr parle de Rouen comme d'une ville grande, forte, très-bien bâtie¹, décorée d'un grand nombre de beaux hôtels et de belles

¹ Les vieux quartiers de Rouen, ceux qui composaient uniquement la ville à l'époque où voyageait le duc de Saxe, sont percées de rues très-étroites, bordées de

tours travaillées à jour, « telles qu'on n'en voit guère de semblables dans les autres villes de la France. » Rouen passait alors pour la première ville de commerce du royaume et était l'entrepôt de toutes les marchandises venant des pays méridionaux. Neumayr décrit assez longuement les principales curiosités de cette grande cité : la cathédrale, l'église de Saint-Ouen et son beau cloître, le palais du parlement, magnifique monument de style ogival et qui sert aujourd'hui de palais de justice ²; l'endroit où fut exécutée la pucelle d'Orléans, le château de la ville, et le beau pont en pierres formé de quinze arches, bâti sur la Seine par l'impératrice Mathilde, pont qui fut remplacé en 1626 par un pont de bateaux, auquel Napoléon substitua le magnifique pont en pierre qui existe aujourd'hui et qui a été orné récemment de la statue en bronze du grand Corneille.

A Ecouis, bourg ouvert, nos voyageurs ne manquèrent pas de visiter la belle église collégiale dans laquelle ils remarquèrent le tombeau en marbre de son fondateur Enguerrand de Marigny, chancelier de France sous Louis le Hutin, celui de son frère archevêque de Rouen et celui d'un baron de Poul, monument fort ancien surmonté des statues couchées de ce seigneur et de son épouse.

A Pontoise ils virent l'ancienne résidence royale, château antique et construit en forme de forteresse, ainsi que l'abbaye de Saint-Martin devenue célèbre par le siège que Charles VII fit en 1442 de la ville de Pontoise qu'il reconquit alors sur les Anglais, et par la tenue des états généraux qui y eut lieu en 1560. La belle église de ce monastère n'a point été détruite dans la révolution, et est encore consacrée au culte. A Pontoise on commençait à retrouver la culture de la vigne.

maisons en bois. Ce-ci nous démontre encore ce que c'étaient que ces prétendues belles villes du ^{xvi}^e siècle lesquelles, quoi qu'en disent nos archéologues modernes, si épris du moyen âge, n'étaient que de misérables bicoques en comparaison des grandes villes du ^{xix}^e siècle.

² On vient de restaurer complètement ce beau monument du règne de Louis XII et de l'agrandir considérablement dans le style primitif.

De retour à Paris, le duc de Saxe demeura dans cette ville depuis le 29 octobre 1613 jusqu'au 17 janvier 1614, et il passa tout ce temps en visites à la cour et aux personnages les plus distingués par leur naissance ou par les charges qu'ils remplissaient, les ducs de Villeroy, de Condé, de Longueville, d'Anjou et de Nevers, le chancelier de France Brullard, la duchesse de la Tremouille, le prince de Conti, la duchesse de Rohan, le comte de Soissons, le duc de Guise et ses frères, le duc de Joinville et l'archevêque de Reims, le duc de Bouillon, etc. Neumayr consacre une vingtaine de pages de sa relation à la description de toutes les cérémonies observées dans ces visites. Mais parmi ces détails si futiles et auxquels on attachait une importance si puérile dans le bon vieux temps de l'aristocratie, il y a plusieurs particularités qui ne sont pas à dédaigner pour la connaissance des mœurs et des usages de l'époque. Telle est entr'autres la description des deux audiences que le duc reçut du roi, de la reine et des autres membres de la famille royale, celle d'un bal masqué donné à la cour et auquel prirent part plus de quatre cents dames richement costumées et couvertes de diamants, et celle du dîner auquel le duc de Nevers invita le duc de Saxe. « Au haut bout de la table, dit Neumayr, en décrivant ce festin, était assis entre les deux princes, un vieux bouffon, âgé de 70 ans, nommé maître Guillaume, que le feu roi avait beaucoup aimé et sous le nom duquel ont paru un grand nombre de petits livres ou pour mieux dire des pasquilles qui contiennent beaucoup de choses curieuses. Peu après vint un autre bouffon, sicilien de naissance. Ils tinrent ensemble des discours plaisants pendant toute la durée du dîner. Ce sicilien a un esprit merveilleux et est, pour cette raison, fort chéri du roi. » Ce dîner princier, bien différent de ceux de nos modernes Apicius, ne consistait qu'en deux services et en un dessert de beaux fruits, et ils ne durèrent pas au delà d'une heure. Pendant cet intervalle les hauts personnages qui étaient attablés au nombre d'une vingtaine, furent régalez d'un concert de violons et de trompes. Après le dîner

eut lieu un nouveau concert donné par cinq musiciens de la cour, dont deux chantaient pendant que les trois autres les accompagnaient du théorbe. Vinrent ensuite trois Topinambours, sauvages et cannibales du Brésil, arrivés récemment à Paris pour être présentés au roi, et dont les deux plus jeunes exécutèrent une danse nationale en chantant pendant que le plus vieux agitait un instrument de forme ovale, en bois d'ébène et renfermant de petits cailloux. Ce fut le dernier acte de cette fête dont le duc de Saxe fut très-flatté ; elle ne contenterait guère aujourd'hui la plus mince notabilité bourgeoise de la chaussée d'Antin.

Le 17 janvier le duc quitta Paris pour retourner à Weimar, après avoir visité les Pays-Bas espagnols et la Hollande.

Il coucha la première nuit de son départ à Senlis, « ville épiscopale, située sur une petite hauteur, avec des rues étroites et des maisons très-mal bâties. » Elle était assez bien fortifiée vers le nord.

Le lendemain nos voyageurs traversèrent la petite ville de Pont Saint-Maxence et le bourg de Gournai où le comte de Bellage possédait un beau château et qui était le dernier endroit de la France où ils virent des vignobles. Ils passèrent la nuit à Roie, « petite ville mal bâtie, mais assez forte. »

Le 19 ils dinèrent au village de Marche le Pont, et n'arrivèrent que le soir à Péronne ; ce qui peut nous donner une idée de l'état des routes publiques au commencement du xvii^e siècle, et du peu de facilité que l'on avait alors à voyager. Péronne était à cette époque la dernière ville de la France du côté des Pays-Bas. Elle était mal bâtie, comme presque toutes les petites villes de France de ce temps, et lorsque notre auteur appelle Rouen une belle ville, on se figure aisément ce que devait être une ville qu'il désigne par une épithète toute contraire ; les plus misérables bicoques de la Pologne de nos jours, ne présentent peut-être qu'une image imparfaite des affreuses villasses de la France au xvi^e siècle. Péronne entourée de marais d'eau stagnante était, comme ville frontière, pourvue de bonnes fortifica-

tions, mais seulement du côté des Pays-Bas. Le duc fit le tour de ses remparts en société du comte de Hanau qui était venu de Paris pour se rendre également dans les Pays-Bas.

Le 20, le duc de Saxe s'arrêta pour dîner à Emmes en Cotture, premier village des états de l'archiduc Albert. Le soir il arriva à Cambrai. Comme cette ville appartenait encore à cette époque à la Belgique, nous allons commencer ici la traduction littérale de la partie de la relation de Neumayr, qui concerne ce pays, ainsi que nous l'avons promis dans l'introduction de cet article.

« Cambrai est une ville libre de l'Empire, située dans l'Artois ¹, aux frontières de la France et des Pays-Bas, en partie dans une plaine et en partie sur une colline ; elle est assez bien bâtie et percée de larges rues. Les habitants parlent le français, mais fort mal.

» La cathédrale, Notre-Dame, est un grand et bel édifice, qui est remarquable par son architecture et que les empereurs ont comblé de riches dotations. Dans le pourtour du chœur sont enterrés un grand nombre d'évêques, un entr'autres de la famille de Croy qui y a un beau monument, à côté d'un autel. En face de ce tombeau est suspendue une grande table blanche sur laquelle est inscrite une cantate marquée de grosses notes, que quatre chanoines sont obligés de venir chanter à des époques fixes. On attribue cette fondation à un empereur.

» La tour de l'église, de forme pyramidale, construite en pierres de taille et percée à jour, est un bel ouvrage ².

» Cambrai est la résidence d'un évêque qui portait, lors de notre voyage, le nom de Richardot et qui avait été auparavant évêque d'Arras. Son père, personnage distingué, avait rempli la charge de président à Bruxelles.

¹ Le Cambresis, petite province de dix lieues de longueur sur sept de largeur.

² L'église métropolitaine de Cambrai a été démolie pendant la révolution française de 1789. La tour qu'on avait laissée subsister, s'écroula en 1809. L'emplacement de cette magnifique basilique est aujourd'hui occupé par le nouveau théâtre.

» L'hôtel de ville situé sur la grand'place consiste en une haute et ancienne tour flanquée de chaque côté de deux beaux édifices neufs, construits suivant les règles de l'architecture ¹. Cette tour percée d'une grande porte surmontée de l'aigle impériale, contient nombre de grandes et de petites cloches qui jouent un air avant que deux grandes figures d'homme frappent l'heure au moyen de deux marteaux.

» Devant ce palais est en tout temps une garde de 50 espagnols.

» Les membres du magistrat portent une longue robe noire fourrée d'hermine, et ont la tête couverte d'une barette en hermine noire, costume qu'on ne retrouve dans aucune autre ville.

« Son Altesse fit demander au commandant du château, Cosme de Tojos, espagnol, la permission de voir cette forteresse. Un Espagnol vint aussitôt prendre son Altesse et la promena dans toutes les parties du château.

» La citadelle de Cambrai est bâtie sur une petite éminence, à côté de la ville et commande tellement cette dernière, que personne ne peut y entrer ou en sortir sans qu'on l'aperçoive des remparts ou du chemin couvert. Elle a deux bastions du côté de la ville et deux du côté de la campagne. Ce château fut bâti par ordre de Charles-Quint. La garnison consiste en 800 Espagnols environ.

» Le 22 son Altesse, après le déjeuner, partit dans un coche pour Douai par un chemin mauvais et raboteux.

» Douai est la première ville de la Flandre Gallicane, ainsi nommée parce qu'on y parle encore le français, quoique assez mal. Située en partie dans une plaine et en partie sur une colline, cette ville est grande, belle et bien fortifiée, principalement du côté de Lille, où elle est défendue par un grand et fort ravelin et par plusieurs ponts-levis qu'il faut traverser avant d'y entrer. De ce côté elle a encore pour défense de grands fossés et des marais. Les rues de Douai sont longues, larges et propres. La rivière de Scarpe qui la traverse,

¹ On trouve une vue de cet édifice dans les délices des Pays-Bas.

quoique peu large, est néanmoins navigable et porte de grandes barques chargées de toute sorte de marchandises qu'elles transportent jusqu'à l'entrepôt, qui est un grand et bel édifice.

» L'église de Notre-Dame, qu'on prétend avoir été bâtie en l'an 500, n'est nullement remarquable par sa beauté ¹.

» Il y a une célèbre université dont les étudiants sont nourris et logés dans différents collèges.

» Le collège et l'église des Jésuites, dont la construction n'est pas encore achevée, méritent bien d'être vus. Ce collège ressemble plutôt à un palais qu'à une simple école.

» Le 23 son Altesse se rendit à Lille par un beau pays uni, bien cultivé et très-fertile.

» Cette ville, située dans une plaine, est forte, grande et bien bâtie, quoique la majeure partie soit en bois ². Les rues sont larges, longues et nettoyées avec soin, comme c'est l'usage dans les Pays-Bas.

» La grand'place est belle et vaste. On y voit une belle église ³, qui contient de nombreux tombeaux. La tour restée inachevée est surmontée d'un clocher en bois qui renferme un carillon; les quatre côtés de cette tour sont ornées à son sommet de grands et beaux cadrans.

« Lille fait un grand commerce de laines, mais principalement de camelot que l'on y fabrique.

» Les habitants parlent aussi français, mais très-mal.

» Le 24 son Altesse monta en coche pour aller à Ypres. Deux lieues

¹ L'église de *Saint-Pierre* reconstruite en 1731, présente un vaste vaisseau soutenu par deux rangs de colonnes ioniques en pierres de taille qui circulent aussi autour du chœur. Cet édifice de l'aspect le plus grandiose fait infiniment d'honneur à son architecte Mich. de Brissy, de Bruxelles, trop peu connu jusqu'ici.

² Aujourd'hui toutes les maisons de Lille sont fort bien bâties en briques et en pierre. Le vaste quartier dont Louis XIV agrandit la ville, en 1670, est magnifique et digne des plus brillantes capitales.

³ Saint-Étienne qui a été détruite dans le bombardement de 1792, et dont il ne reste plus de vestiges.

avant d'y arriver on passe la rivière de Lys dans un bac. Sur ses bords se trouve la petite ville de Warneton.

» Ypres est aussi une jolie ville, et très-forte par sa position. Elle est située dans la partie de la Flandre, appelée *Flandre flamingante*, car c'est ici qu'on commence à parler la langue flamande ou néerlandaise. Ypres est traversée par la rivière d'Ypre ¹, d'une largeur médiocre, mais navigable jusque dans la ville qui est fort commerçante.

» L'église principale, S^t-Martin, est un grand et beau monument ². Le tableau sous l'orgue qui représente l'Annonciation, peinte de grandeur naturelle, est attribué au peintre Jean Van Eyck, et regardé comme un chef-d'œuvre.

» L'hôtel de ville sur la vaste place du marché, est un grand, ancien et bel édifice carré. Sa façade du côté de la place est décorée d'un grand nombre de statues en marbre, des ducs de Bourgogne et archiducs d'Autriche, comtes de Flandre, avec leurs épouses, entr'autres de celle de l'empereur Maximilien I^{er}, qui fit passer les Pays-Bas dans la maison d'Autriche par son mariage avec Marie de Bourgogne, et de celle de l'archiduc Albert, tous deux avec leurs épouses placées à leur droite, tandis que les statues des épouses des autres princes occupent la gauche. Charles-Quint et l'impératrice sa femme sont posés isolément contre la tour ³.

» Le 25 son Altesse dina à Dixmude, ville assez forte et avec une belle église ⁴; il n'y a pas autre chose à y voir.

» La couchée fût à Nieuport. Nieuport est une petite ville, bâtie dans une plaine et entourée de larges fossés et de fortes mu-

¹ L'Yperlée.

² Cette église et celle de Notre-Dame à Tongres, sont les deux plus beaux édifices religieux de style ogival primaire qui existent en Belgique. Elles datent toutes deux du xiii^e siècle. Voir notre *Essai sur l'architecture ogivale en Belgique*.

³ Toutes ces statues ont été détruites en 1792, lorsque la division de l'armée française commandée par le général O'Moran s'empara d'Ypres. Voir notre *Essai* précité et le mémoire de M. Lambin sur la Halle d'Ypres.

⁴ Le jubé gothique de cette église est le plus beau de la Belgique.

railles flanquées de tours. Elle est regardée comme une place très-forte et même de meilleure défense qu'Ostende. Elle a une garnison de 400 Espagnols. La mer en est éloignée d'une demi-lieue, mais un canal amène les vaisseaux jusqu'à la ville.

» Le 26 son Altesse, après avoir déjeuné, se mit en route pour Ostende.

» A une petite lieue de Nieuport, on voit dans la campagne une église près de laquelle ont été enterrés ceux qui furent tués dans la fameuse bataille livrée en 1600, par les Espagnols contre les États-Généraux. Un peu plus loin on passe dans les dunes à l'endroit même où eut lieu cette bataille. On voyage toujours sur la plage le long de la mer, ce qui fait que son Altesse arriva de bonne heure à Ostende.

» Ostende est située à peu de distance de la mer dans laquelle se jette une rivière, qui permet aux navires, tant grands que petits, d'arriver jusqu'à la ville. La mer et cette rivière rendent très-forte cette dernière, qui est en outre défendue par de bons remparts et par un château entouré de fossés et de bastions ¹. Avoir cette place, on ne croirait jamais qu'elle ait été en état de soutenir un siège qui a duré trois ans et deux mois et demi. Quoique les remparts et les bastions ne soient construits en grande partie que de terre, la ligne de défense est régulière et bien assurée; ils sont presque partout protégés par un double fossé rempli d'eau. Mais c'est du côté de Nieuport que la ville est le mieux fortifiée; elle y est couverte par trois bastions avec doubles fossés; c'est là que l'archiduc Albert avait établi son camp et qu'il fit donner l'assaut, car c'est le seul côté par lequel la ville puisse être assiégée, la mer et la rivière dont nous avons parlé plus haut, en empêchant l'approche des deux autres côtés. On aperçoit encore dans les champs quelques vestiges des retranche-

¹ Cette citadelle fut démolie par ordre de l'empereur Joseph II; sur son emplacement s'éleva en 1782, un nouveau quartier de la ville et un vaste bassin, par suite de l'importance qu'avait acquise à cette époque le port d'Ostende, pendant la guerre de l'Angleterre contre la France, et les sept Provinces-Unies.

ments et des redoutes élevés par l'archiduc, et qui ont tous été démolis après la reddition de la place. Un capitaine fit avec son Altesse le tour des fortifications, et lui montra tout ce qu'il y avait de remarquable.

» Le 27 Son Altesse dîna dans une auberge de campagne, et arriva le soir à Bruges par une route détestable.

» Bruges est une grande et belle ville, et après Gand la principale de la Flandre. Elle tire son nom du grand nombre de ponts que l'on y voit. Située dans une plaine agréable, elle est de forme ronde et entourée d'un rempart et de larges fossés remplis d'eau. Les portes sont défendues par de bons ravelins. On voit sur les remparts un grand nombre de moulins à vent bâtis sur des élévations, afin qu'en cas de besoin on puisse y placer de l'artillerie, pour défendre les bastions et les flancs des remparts qui sont un peu trop éloignés les uns des autres. Les rues de la ville sont longues, larges et très-propres. Elle est traversée par un canal au moyen duquel les barques chargées de marchandises y arrivent de l'Écluse.

» Bruges renferme trente églises, dont les principales sont celles de Saint-Donat et de Notre-Dame.

» Saint-Donat, la cathédrale, est un grand édifice, mais dont le chœur est un peu sombre ¹. Au centre de ce dernier s'élève un tombeau de forme carrée, surmonté d'une statue couchée, en marbre blanc. Sur les côtés du mausolée on lit une inscription commençant par ces mots : *Louis, comte de Flandres, Nevers, etc.* Plus bas dans le pavé de l'église on voit une pierre sépulcrale avec une figure d'homme couchée et également en marbre blanc ; c'est le tombeau d'un Rochefort ². A droite de l'autel, on a érigé un beau mausolée à un évêque. A gauche se trouve la sépulture d'un duc de Bourbon, appelé Jacques. Sa statue est de laiton ; il est représenté couché, les

¹ Cette église fût démolie en 1798. Le terrain qu'elle occupait a été converti en une place publique plantée d'arbres et décorée de la statue de J. Van Eyck.

² Charles, seigneur de Rochefort, conseiller du duc de Bourgogne.

pieds appuyés sur un lion, et le cordon de la Toison d'Or attaché au cou. Il était jeune encore lorsqu'il mourut. Le chœur est entouré d'un grand nombre de petites chapelles, dans lesquelles on voit beaucoup d'autres épitaphes et tombeaux. Près de la porte de l'église qui fait face à l'hôtel de ville, dans le mur, sous une fenêtre, se trouvait, dit-on, la sépulture et le mausolée du célèbre savant Louis Vivès, mais on n'en voit plus rien aujourd'hui. Comme il était entièrement ruiné, à ce qu'ils prétendent, on a murillé la place où il existait auparavant; mais il est facile de deviner qu'un tout autre motif a donné lieu à cette mesure. On voit encore ses armes sur la fenêtre et en face contre un pilier, un tableau à deux battants, qui représente la résurrection du Christ, et sur un des battants Vivès agenouillé. Ce tableau est regardé comme un très-beau morceau.

» A côté de l'église se trouve un grand cloître, mais dans lequel il n'y a rien à observer.

» L'église de Notre-Dame est belle et claire, et a de doubles collatéraux, qui lui donnent une largeur assez considérable. Près d'une des portes est placé contre un pilier un grand Saint-Christophe sculpté d'une seule pierre, et qui ressemble beaucoup au Saint-Christophe de Notre-Dame à Paris ¹. Au centre du chœur sont de grands tombeaux anciens; on y remarque aussi plusieurs tableaux peints par Jean Van Eyck.

» La place du marché est grande; un des côtés est bordé par un vaste édifice carré, surmonté au centre d'une belle et haute tour découpée à jour, dans laquelle on franchit 343 degrés pour arriver au carillon et à la cloche qui sonne les heures. Son Altesse monta jusqu'à cette cloche. A l'intérieur la tour est entourée des quatre côtés d'un grand nombre de fortes barres de fer, de près de deux palmes d'épaisseur.

» Dans la partie supérieure de l'édifice que couronne cette tour, règne une suite de salles dans lesquelles on vend toutes sortes de

¹ Ni l'une ni l'autre de ces statues n'existent plus aujourd'hui.

marchandises. Sur les premiers degrés de l'escalier on voit une barre de fer de la grosseur d'un bras qui relie le mur au pilier de l'escalier, et dont un grand morceau a été arraché juste au milieu de la barre ; on dit que c'est le malin esprit qui a enlevé ce morceau en plein jour et qu'il traversa toute la ville avec cette proie, en emportant dans sa course une enseigne de boutique suspendue à une autre barre de fer.

» A un des côtés du marché s'élève encore un grand bâtiment latéral dans lequel on vend des draps et autres hardes. Le dessous de la maison est traversé dans toute sa longueur par un canal d'environ vingt pas de largeur et au centre duquel les colonnes qui supportent l'édifice sortent du milieu de l'eau. On peut parcourir ce canal en bateau et charger ou décharger les marchandises à couvert ¹.

» On voit aussi à Bruges un palais, appelé la maison des ducs. Il n'est remarquable ni par son étendue, ni par sa beauté. L'archiduc Albert y a séjourné avec son épouse l'infante Isabelle pendant le siège d'Ostende. Il s'y retira aussi après la bataille de Nieuport, dont nous avons fait mention plus haut.

» Le collège des Jésuites, à côté duquel se trouve leur église, est un très-bel édifice.

» Entre les portes de Sme ² et de la Boverie, existe une machine hydraulique d'une construction fort ingénieuse et qui distribue l'eau dans toute la ville.

» Le 28 son Altesse séjourna à Bruges.

» Le 29 elle dîna dans une auberge de campagne appelée *les Trois Anneaux*.

» Depuis Bruges jusqu'à cet endroit, on trouve beaucoup de bois et une grande bruyère.

¹ Cet antique édifice, connu sous le nom de halle d'eau (*water halle*) a été démoli en 1782, et remplacé par plusieurs habitations privées construites sous une façade uniforme. M. Rudd a donné un dessin de la *water halle* dans ses *Monuments Goth. de la ville de Bruges*.

» A la nuit tombante son Altesse arriva à Gand, par un pays fertile et boisé.

» Gand est une belle et grande ville, et la capitale de la Flandre. On lui donne trois lieues de tour dans son circuit extérieur. Elle est bien fortifiée et traversée par trois fleuves et rivières, l'Escaut, la Lys et la Liere (Lieve), qui y forment 26 îles auxquelles on communique par 98 ponts, sans compter les ponceaux. Les barques y amènent au moyen de ces communications toutes espèces de marchandises et de denrées.

» Saint-Bavon, la principale église de Gand, est un bel édifice, mais dans lequel il n'y a de remarquable qu'un grand nombre de tableaux. Charles-Quint a été baptisé dans cette église en l'an 1500 ¹, et son fils Philippe, roi d'Espagne, y tint pour la seconde fois, le chapitre de l'ordre de la Toison d'Or, en 1559. Les noms et les armes des chevaliers qui y furent présents, se voient encore au-dessus des stalles du chœur.

» Saint-Michel est aussi une jolie église, mais il ne s'y trouve également de remarquable que plusieurs beaux tableaux.

» Son Altesse visita la tour du Beffroi, d'une construction ancienne et à laquelle on monte par un escalier en hélice. Le sommet de la tour est couronné aux quatre angles de quatre tourelles rondes, bordées d'un parapet d'où l'on voit toute la ville et une grande partie du pays. Elle renferme la grosse cloche qui sonne les heures, outre un grand nombre d'autres petites cloches qui sonnent en mesure, comme nous avons dit en parlant d'autres villes. Au sommet de la tour s'élève un dragon en cuivre doré, les ailes déployées. On prétend qu'il est de la grandeur d'un cheval et qu'il fut transporté de Constantinople, d'où il avait été enlevé par l'empereur Baudouin.

» L'hôtel de ville est un bel et ancien édifice ; on a commencé à l'agrandir en y ajoutant une aile ornée de colonnes d'après les règles

¹ Ce n'est point dans l'église de Saint-Bavon, mais dans celle de Saint-Nicolas que fut baptisé cet empereur.

nouvelles de l'architecture. Dans la grande salle au rez-de-chaussée est un emplacement séparé par une cloison dans lequel on rend la justice. Sur une des parois de cette salle sont peintes plusieurs statues dont une en costume militaire et une autre revêtue de la toge ; sous cette dernière on lit les vers suivants :

*Quam tu olim hanc urbem cernis non altera divùm,
Auspiciis cælo tantum caput efferet alto.*

» Vient ensuite un homme armé, sous lequel on lit :

Pro virgine virgo,

et une femme debout devant un autel romain, avec les mots : *pro focis et aris.*

» Plus loin on lit ce distique :

*Virginis æternæ muros et templa tuemur
Innuba Virgo armis, innuba Virgo sacris.*

» La place ou marché ¹ est regardée comme une des plus belles de toutes les villes de l'Europe, tant pour sa forme que pour son étendue. Au centre de cette place qui est très-bien pavée, s'élève une grande colonne portant la statue en cuivre dorée de l'empereur Charles-Quint, de grandeur naturelle, en costume de guerre, couvert d'un manteau, la couronne en tête et tenant de la main droite une épée, et dans la main gauche le globe impérial, mais dont la partie supérieure est détruite. Sur le piédestal carré de la colonne on lit l'inscription suivante :

D. Carolo V. Imp. Cæs. Aug. Pio. felici Turc. German. Gall. Ital. Hisp. Sicil. et Ind. Regi, Flandr. Comiti PP. S. imp. Vindici quietis auspici D. N. principi potentiss. Christ. orbis, bono Deo volente, cælo favente, huic urbi suæ Flandr. max. feliciter innato.

Alberto Austriaco Maximiliani II. imp. F. et Isabella Clara Eugenia Philippi II. Hispan. Regis filia, Austriæ Archiducis Belgiæ PP. hanc urbem lætiss. civium applausu ingredientibus, anno salut. Christi MDCC Jacobo de Langlay Eq. Pecquid. Haynæ

¹ Le marché au Vendredi.

barone Præt. sup. Johanne Bechs Antarist. Mertibegue D. Coss. S. P. Q. G. Pos. posterì conservanto.

» La résidence des ducs, appelée la *Cour du Prince*, est située à l'extrémité de la ville, mais dans l'enceinte de ses murs. C'est un édifice assez grand et assez joli, entouré de larges fossés remplis d'eau et construit en pierres. On y montra à son Altesse un grand nombre d'appartements et entr'autres une petite chambre ou cabinet de quatre aunes en longueur et autant en largeur où naquit l'empereur Charles-Quint. Elle est entièrement boisée et le plafond en était décoré des armes d'Espagne, sculptées en bois ¹. Ci-devant on y conservait encore le berceau de cet empereur, mais il n'y existe plus aujourd'hui ². La plupart des appartements de ce palais sont fort vilains, sans tableaux ni tapisseries. Il y a aussi deux jardins, mais très-petits et dans lesquels il n'y a rien de remarquable.

» Il existe à Gand deux emplacements destinés au tir à l'arc, et un troisième dans lequel on donne tous les dimanches des leçons d'escrime. Chacun peut assister librement à ces exercices.

» Son Altesse fut également conduite dans la citadelle, située à l'extrémité de la ville, du côté d'Anvers ³. Elle est bâtie suivant les principes de l'art moderne, avec cinq bastions, des flancs réguliers et des fossés remplis d'eau. Cette forteresse qui commande la ville et contient à l'intérieur une belle et grande place plantée d'arbres, est gardée par 400 Espagnols. Comme le gouverneur était mort depuis peu de jours, l'officier qui en avait alors le commandement ne se crut pas autorisé à conduire son Altesse sur les bastions et le rempart, elle ne put donc voir que l'intérieur de cette citadelle.

¹ On trouve dans le *Messager des Sciences historiques* de 1842, un dessin de ce cabinet et plusieurs autres qui représentent l'extérieur du château des comtes de Flandre.

² On voit aujourd'hui ce berceau, mais entièrement dépouillé de ses ornements, au musée d'antiquités de Bruxelles.

³ Le château bâti par Charles-Quint en 1540 après la révolte des Gantois, et dont les fortifications, depuis longtemps en ruines, ont été rasées en 1790.

» Le 30 qui était un dimanche, son Altesse séjourna à Gand.

» Le 31 elle dîna dans une auberge de campagne, appelée *Saint-Georges*, et arriva le soir à Anvers, après avoir traversé l'Escaut.

» Anvers a été jadis une ville impériale et la capitale du marquisat du Saint-Empire ; dans la suite elle se rendit indépendante de l'empire. Cette ville est située sur les bords du large fleuve l'Escaut, qui se décharge plus bas dans la mer dont le flux et le reflux remontent jusqu'ici. Il y a de grandes et belles places ou débarcadères pour le chargement et le déchargement des navires. Du côté de la terre où la ville est entourée d'une grande plaine fort agréable, quoique marécageuse en plusieurs endroits, Anvers est très-bien fortifiée par des bastions, des remparts et des fossés remplis d'eau, mais sans contrescarpes ni chemins couverts. L'eau des fossés s'élève presque partout à la hauteur des terres environnantes. Les remparts sont plantés de plusieurs rangées d'arbres, qui offrent une promenade délicieuse. Les rues d'Anvers sont larges, longues et toujours très-propres ; les maisons bâties avec beaucoup de régularité, sont la plupart neuves et ornées de très-belles façades. Beaucoup de rues sont ombragées par deux rangs de tilleuls qui y produisent un effet fort agréable. En un mot, Anvers est la plus belle ville que nous ayons vue dans tout notre voyage ¹.

» A l'extrémité de la ville, et tout à fait isolée des maisons, se trouve la citadelle qui pour la beauté de son architecture et sa force, est regardée en quelque sorte comme la première forteresse de l'Europe qui existe de nos jours. Elle est défendue par cinq bastions dont plu-

¹ Le poëte Regnard qui visita les Pays-Bas espagnols sous Louis XIV, fait le même éloge de la beauté d'Anvers, éloge que Paquet-Syphorien a reproduit en 1813 dans son *voyage pittoresque en Belgique*. Il n'en est pas moins certain que de nos jours, la ville d'Anvers n'est nullement à comparer à Bruxelles ou à Gand, sous le rapport des constructions.

² Suivent ici plusieurs autres détails sur les fortifications du château d'Anvers, que nous avons crus pouvoir supprimer à cause de leur longueur et du peu d'intérêt qu'ils présenteraient au lecteur.

sieurs sont pourvus d'un cavalier, et sur les flancs on a percé au-dessous du rempart des passages voulés au moyen desquels on peut passer avec des chaloupes dans l'Escaut et ravitailler le château ^a.

» Le gouverneur du château a une belle habitation dont le rez-de-chaussée est orné d'une galerie couverte destinée à ses gardes du corps, Il y a aussi une église. Les demeures des soldats sont bâties le long des remparts dans un ordre régulier. Son Altesse fut conduite autour des bastions et des remparts. La garnison du château consiste en 800 Espagnols environ.

» L'église de Notre-Dame est la principale de la ville ; c'est un très bel édifice, soutenu de plusieurs rangs de colonnes contre lesquelles sont placés les autels ornés de beaux tableaux tous peints par des artistes distingués. Dans le chœur se trouvent les tombeaux de deux évêques, chargés d'inscriptions : à droite celui de Levinus Torrentius et à gauche celui de Miræus, tous deux hommes fort célèbres. Au milieu du chœur s'élève aussi le mausolée d'un archevêque. La tour de l'église est fort haute et construite en pierres découpées à jour comme celle de Strasbourg. On aperçoit du sommet plusieurs villes et une grande partie du pays. Son Altesse monta jusqu'à la galerie supérieure. C'est la plus belle tour, après celle de Strasbourg, que nous ayons observée dans notre voyage. Elle contient 33 cloches tant grandes que petites.

» La bourse où se réunissent les négociants, est un bâtiment carré, bordé au rez-de-chaussée de portiques, qui entourent une grande cour; c'est sur le modèle de cette bourse qu'à été bâtie celle de Londres qui porte, le nom de *change royal*.

» L'hôtel de ville est aussi un grand et bel édifice qui mérite bien d'être vu, de même que la Maison Anseatique (*das deutsche kaufhaus*), laquelle n'est plus habitée aujourd'hui. C'est un magnifique palais de forme carrée, qui contient un grand nombre d'appartements bâtis autour d'une grande cour pavée : sur un des côtés s'élève une haute tour ornée d'une horloge et couronnée d'une galerie. Il est bien à re-

gretter que cet édifice se trouve dans un tel abandon, au grand détriment de la ville entière où il n'aborde plus de grands vaisseaux, mais seulement de petits bateaux à un mât, et en très-petit nombre encore, de sorte que le commerce est totalement anéanti, tandis qu'il y a à peine 40 à 50 ans, Anvers pouvait passer pour la première ville commerçante de l'univers entier. Aujourd'hui à la place des négociants on ne voit plus que des Espagnols qui se pavanent dans toutes les rues. On peut lire dans l'histoire des Pays-Bas les causes pour lesquelles cette magnifique cité est tombée dans une si grande décadence, pendant que la ville d'Amsterdam s'agrandit et prospère d'une manière si merveilleuse.

» S. A. visita aussi l'imprimerie de Plantin, regardée comme la première de l'Europe. On lui montra des caractères d'impression, grands et petits, de toutes les langues connues.

» On conduisit ensuite S. A. dans une maison où était exposée en vente dans plusieurs chambres une grande quantité de tapisseries représentant des paysages et toutes sortes d'histoires, travaillés avec un art exquis en or, en argent, en soie et autres matières.

» Après elle alla voir chez les deux excellents peintres Pierre Paul Rybent (Rubens) et Breugel un grand nombre de magnifiques tableaux et ouvrages d'art. Les tableaux de Rubens sont la plupart de grandes compositions avec des figures de grandeur naturelle, le tout admirablement beau et peint d'après nature. On dit qu'il peut gagner aisément cent florins par semaine et il est tel de ses tableaux qu'il vend deux, trois, quatre cents et même jusqu'à cinq cents florins ! Breugel ne peint que de petits paysages, mais si artistement et avec tant de délicatesse qu'on ne les contemple qu'avec admiration.

» On montra également à S. A. l'endroit où l'on fabrique les glaces à la manière vénitienne ; elles égalent presque en beauté celles de Murano ou de Venise. Ce sont des Italiens qui s'occupent de cette fabrication.

» L'archiduc fait battre monnaie à Anvers comme duc de Brabant.

On lit au-dessus de la porte de l'hôtel des monnaies cette inscription en lettres dorées : *Moneta Ducis Brabantiae*. Ou y travaille journellement.

» S. A. demeura pendant six jours dans cette ville.

» Le 6 février elle partit pour Malines. Malines est une jolie et grande ville, située au centre du Brabant. Ses constructions ne sont pas remarquables par leur beauté ¹, mais elle a des rues larges et propres. Elle est traversée par la rivière la Dyle à laquelle la mer qui n'est éloignée de Malines que d'une journée, communique son flux et son reflux ; il y arrive ainsi beaucoup de bateaux. On prétend que l'air est très-bon dans cette ville. Elle forme une seigneurie particulière et le roi d'Espagne se qualifie dans ses titres de seigneur de Malines.

» Saint-Rombaut, la cathédrale, est à la vérité un grand et beau temple, mais qui ne renferme rien de remarquable. Cette église est ornée d'une tour très-haute et très-belle, quoiqu'elle ne soit pas entièrement achevée. De son sommet on voit, dit-on, nombre de villes et la plus grande partie du pays.

» C'est ici que réside l'archevêque Mathias Hovius, natif de Malines. C'est un vieillard âgé de plus de 70 ans et très-aimé de l'archiduc.

» Il y a aussi dans cette ville un conseil ou parlement institué, en 1474, par le duc Charles de Bourgogne qui affectionnait Malines plus qu'aucune autre ville des Pays-Bas. Plusieurs provinces ont leur recours en appel à ce tribunal. Le président actuel Liebaert, âgé de plus de 80 ans, est assisté de seize conseillers, tous docteurs ou licenciés.

» L'arsenal des Pays-Bas est également fixé à Malines ; mais il n'y a dans ce moment, à ce qu'on dit, qu'un matériel peu considérable et presque rien qui vaille la peine d'être vu. De temps en temps on y fond encore une pièce de canon.

» Le roi Philippe I^{er} d'Espagne et son fils l'empereur Charles ont été élevés dans cette ville.

¹ La ville était encore presque entièrement construite en bois au commencement du xvn^e siècle.

» Le 7 S. A. prit la route de Bruxelles.

» De Malines à cette ville le pays devient inégal et très-montagneux, mais de droite et de gauche, l'œil plane sur des champs bien cultivés.

» Bien que S. A. fût descendu à Bruxelles à l'auberge des Quatre Seaux, l'ordre vint de la cour de n'y rien commander, S. A. devant être logée ailleurs.

» Environ une heure après, arrivèrent auprès de S. A., dans deux voitures attelées chacune de quatre chevaux, le comte de Boussu, et deux autres seigneurs, dont l'un était milanais; le comte la complimenta de la part de l'archiduc et la mena dans un logement situé en face de la cour. Les appartements en étaient richement décorés de tapisseries et des officiers espagnols furent chargés d'y faire la garde.

» Le comte de Boussu, non-seulement soupa ce soir avec S. A., mais dîna tous les jours avec elle, car il avait reçu l'ordre de lui faire les honneurs de la ville et de l'accompagner partout pendant tout le temps que S. A. demeurerait à Bruxelles.

» Le 8, S. A. reçut la visite des seigneurs suivants; d'abord vint le seigneur Octavio Visconte, chambellan, puis l'ambassadeur espagnol, le marquis de Guadalesta, qui était un petit vieillard, ensuite le général ou feld-maréchal Ambroise Spinola, personnage long et maigre, avec une barbe brune et effilée; il portait la décoration de la toison d'or grande d'environ un demi doigt et attachée à un cordon noir.

» Après arrivèrent Don Rodrigo de Lascu, premier chambellan, Espagnol d'une taille courte et épaisse et portant à la ceinture une grande clef d'or; Don Louis de Velasco, général de la cavalerie, aussi Espagnol; Don Gaston de Spinola, grand écuyer, et enfin le comte d'Embden. Ils s'assirent avec S. A. devant le feu. Le comte de Boussu leur servit d'interprète et S. A. répondit à chacun d'eux en français. Il ne resta à dîner que le comte de Boussu.

» A quatre heures de relevée S. A. et les comtes de Boussu et d'Embden se rendirent à la cour dans deux voitures. Elle fut conduite d'abord par la grande salle au rez-de-chaussée, puis par deux vastes

salons où la garde était rangée en armes des deux côtés et où il se trouvait un grand nombre de spectateurs ; après avoir traversé plusieurs autres appartements remplis de seigneurs de la cour, elle arriva enfin dans une petite chambre fort simple (*ein klein niedrig gemach*). Là se tenait debout, à droite contre le mur, l'infante d'Espagne, épouse de l'archiduc, sous un dais en brocard d'or et sur une estrade élevée de terre de deux degrés et couverte de tapis. Avant de s'approcher de l'estrade S. A. salua l'infante, puis, après avoir monté les degrés, elle s'inclina de nouveau et toucha le bas de sa robe ; en même temps l'infante s'inclina aussi et prit la main droite de S. A. comme pour la relever. S. A. la complimenta dans la langue française qu'elle comprend très-bien, dit-on. Elle l'engagea à plusieurs reprises à se couvrir, ce que S. A. fit à la fin. L'infante lui répondit en espagnol. Le comte de Boussu qui se tenait à leurs côtés leur servit d'interprète.

» En se retirant S. A. salua de nouveau l'infante. Il y avait beaucoup de seigneurs dans l'appartement. Les dames dont un grand nombre était de très-petite taille, se tenaient en face et à la droite de l'archiduchesse.

» Cette visite terminée, S. A. fut menée à travers plusieurs appartements auprès de l'archiduc. Ce dernier, bien qu'il eût été très-malade de la goutte pendant plus de deux mois et qu'il vînt de sortir d'une fièvre dangereuse, tellement qu'en plusieurs endroits on avait fait courir le bruit de sa mort, alla au devant de S. A. jusqu'à la porte de l'appartement, appuyé sur une canne. Il était revêtu d'un habit noir espagnol, portant des culottes terminées en pointe et un manteau long. L'archiduc reçut S. A. d'une manière très-affable, la conduisit jusqu'à son fauteuil placé contre le mur à côté d'une petite table et la fit asseoir sur un autre fauteuil vis-à-vis du sien ; on posa devant l'archiduc une banquette sur laquelle il appuya ses pieds. Les personnes de la suite de S. A. qui avaient été admises dans l'appartement, de même que les seigneurs et autres qui y étaient entrés avec elles, se retirèrent sur un signal qui leur fut donné, de manière que l'archiduc

et S. A. se trouvèrent seuls ensemble. Mais peu de temps après, on leur permit de nouveau d'entrer; ils allèrent l'un après l'autre saluer l'archiduc qui au fur et à mesure que chacun d'eux lui faisait sa révérence, se découvrait et s'informait de son nom et de son état à S. A. qui se tenait à ses côtés. Cette cérémonie achevée, l'archiduc reconduisit S. A. jusqu'à la porte.

» Le 9 les personnes suivantes vinrent saluer S. A. : le prince d'Orange, frère du comte Maurice de Nassau, vieux seigneur d'une forte corpulence et décoré de l'ordre de la toison d'or ¹; le comte d'Aremberg, le duc d'Aumale de la maison de Lorraine, âgé 46 ans, qui réside depuis longtemps à la cour de Bruxelles et auquel le retour en France est interdit, ce dont on trouve les motifs chez les historiens; puis le marquis d'Havré, chambellan et portant une clef d'or, avec son frère. Ces deux derniers qu'on appelle aussi les Croy, s'entretenirent longtemps en français avec S. A. devant la cheminée.

» Le duc d'Aumale, messire Octavio Visconte, chambellan, qui parle très bien l'allemand, les comtes d'Aremberg, d'Emden et de Boussu dînèrent avec S. A. Le duc d'Aumale invita S. A. et les autres seigneurs à venir dîner le vendredi suivant à son château.

» Après midi S. A. se rendit avec les comtes de Boussu et d'Emden chez l'ambassadeur d'Espagne qui alla à leur rencontre jusqu'à la porte de son hôtel. Ils se placèrent ensemble devant le feu et s'entretenirent de toutes sortes d'objets.

» Delà S. A. se rendit auprès du prince d'orange qui alla également au-devant d'elle. Dans l'appartement se trouvait la princesse, sœur du prince de Condé. Ils s'assirent tous trois devant le feu.

» Le prince occupe un grand et beau palais, bâti en partie sur une

¹ C'était ce fils de Guillaume le Taciturne, que le duc d'Albe fit enlever de l'université de Louvain, pour le garder en otage. Le recteur de l'université voulut s'opposer à cet enlèvement, en faisant observer à Vargas, président du conseil de sang, chargé de cette expédition, que c'était une infraction faite aux droits et privilèges de ce corps savant; mais ce dernier, en digne suppôt de Philippe II, se contenta de lui répondre : *Non curamus vestra privilegia*, je me moque de vos privilèges.

hauteur d'où la vue s'étend sur la ville presque toute entière¹. Il mena S.A. dans le jardin situé à côté du palais, et au bas de la hauteur, dans un petit parc séparé, orné d'un grand nombre de fontaines. Il lui fit voir ensuite ses écuries et ses chevaux : il y avait deux écuries, l'une contenait plus de 20 beaux chevaux, dont six de race espagnole et un de la barbarie, il les fit sortir et mener dans la cour. Dans la seconde écurie se trouvaient environ trente voitures et chevaux de voyage.

» Après cette visite S. A. se fit conduire chez don Ambrosio Spinola qui vint aussi à sa rencontre et mena le duc dans son cabinet où il s'entretint un bon espace de temps avec lui sur toutes sortes de sujets en présence d'un grand nombre de seigneurs. Il vient d'être élevé au rang de *grande d'Espanna*, titre qui lui aurait coûté, dit-on, plus de 150,000 couronnes, car ce n'est qu'à des Espagnols de naissance qu'on a coutume de donner cette dignité qui se transmet aux enfants. Quoique italien de Gênes, il parle toujours espagnol.

» S. A. alla voir ensuite le premier chambellan don Rodrigo de Lasco, comte d'Avergne, qui demeure au château à côté du quartier de l'archiduc. Ses appartements étaient tapissés de belles étoffes de soie et meublés avec le plus grand luxe. Puis elle se transporta chez le duc d'Aumale, qui, après avoir conversé quelque temps avec S.A., la mena dans une galerie à l'entrée de la quelle étaient placées des deux côtés les statues colossales et en marbre blanc de Vénus et de Cupidon que le cardinal de Granvelle qui fit bâtir ce beau palais² apporta de Rome. On les regarde comme des morceaux d'art fort précieux et qui n'ont pas leurs semblables dans les Pays-Bas entiers. La partie supérieure des murs de cette galerie dans toute sa longueur, était ornée

¹ C'était l'ancien hôtel de Dievenvoorde, qui par succession avait passé à la maison d'Orange-Nassau, et qui forme aujourd'hui le palais du musée, après avoir servi aux gouverneurs généraux des Pays-Bas autrichiens, depuis l'incendie de l'ancienne Cour en 1731.

² On voit de beaux restes de ce palais, habité par le célèbre cardinal de Granvelle, derrière les bâtiments occupés actuellement par la cour d'Assises et l'université libre de Bruxelles.

de peintures représentant l'entrée de l'empereur Maximilien à Augsbourg lorsqu'il se rendit à la diète tenue dans cette ville en 1566. Tous les électeurs et princes de l'empire y étaient peints au naturel.

» S. A. termina cette course par une visite au manège où l'on fit courir en sa présence un grand nombre de beaux chevaux. Comme les écuries de la cour en étaient voisines, S. A. en alla voir aussi les chevaux, qui y étaient au nombre d'environ cinquante; elle y vit également, entr'autres, la voiture qui avait servi au mariage de l'infante. Elle était garnie intérieurement de brocart d'or semé de perles et doit avoir coûté une grande somme d'argent.

» Après midi S. A. visita, en société du comte de Boussu, plusieurs appartements du château ainsi que le jardin et le parc qui en dépendent.

» S. A. fut conduite premièrement dans une salle où parmi plusieurs beaux tableaux, on remarquait une grande toile représentant le château que l'archiduc possède à Mariemont¹ et un autre tableau figurant une grande fête donnée dans ce château; un troisième tableau qui couvrait tout un côté de la salle représentait un chapitre de la Toison d'Or tenu par le dernier duc de Bourgogne. Tous les chevaliers de l'ordre couverts de longs manteaux rouges y étaient peints d'après nature.

» Une chambre voisine de la galerie contenait un grand nombre de grands et beaux tableaux, dont l'un représentait une cuisine peinte avec beaucoup d'art; sur deux autres tableaux on voyait des tigres, des lions et des lionnes avec leurs petits, de grandeur naturelle. Le tableau représentant Romulus et Remus allaités par la louve était aussi un morceau capital. Le haut des murs de cette chambre était orné d'un grand nombre de petits tableaux sur lesquels étaient peintes d'excellentes marines.

» De cette salle S. A. fut conduite à la galerie du château. Le côté

¹ Ce magnifique château construit par Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, et gouvernante des Pays-Bas, avait été rebâti au siècle dernier par le prince Charles de Lorraine. Il fut brûlé par les Français en 1792, et ne présente plus que des

gauche de cette galerie était percé de haut en bas d'une longue suite de fenêtres ; au coté droit se trouvaient trois cheminées l'une à côté de l'autre ; sur la première était le portrait de l'empereur Rodolphe , sur la seconde celui de l'empereur actuel Matthias lorsqu'il était encore un peu plus jeune et sur la troisième celui de l'archiduc Ernest de grandeur naturelle et armé de pied en cap. Près de l'entrée de la galerie on voyait les portraits en grisaille et à mi-corps des archiducs regnants, et au-dessous quatre grands tableaux retracant différents sièges de villes et conquêtes qui ont eu lieu sous l'archiduc Albert , principalement le siège d'Ostende qui était représenté dans tous ses détails sur une grande toile peinte en détrempe avec beaucoup d'art. Deux tableaux qu'on voit plus loin et qui représentent une noce de paysans à laquelle l'archiduc assista avec l'infante sont encore deux morceaux d'un grand mérite , toutes les figures y sont peintes d'après nature. A l'extrémité de la galerie sont placés les portraits en pied du roi d'Espagne Philippe II , et de l'empereur Maximilien couvert d'un grand habit de chasse noir et d'un capuchon et tenant une arbalète à la main. On y voit aussi une table uniquement composée de pièces précieuses enchassées dans de l'or et représentant toutes sortes d'oiseaux ; elle est supportée par deux belles statues de bronze. Cette table échut par succession à l'archiduc Albert après la mort de l'empereur Rodolphe et a coûté au delà de 70,000 thalers ¹.

« De la galerie S. A. descendit dans les jardins du chateau. On y voit d'abord une grande pélouse qui s'étend dans toute la longueur du palais. A droite s'élève sur des colonnes un pavillon carré bâti au milieu d'un bassin d'eau de la même forme et entourré d'un labyrinthe et de parterres de fleurs ; il y a un second pavillon , placé sur un terrain un peu plus élevé et dont la salle au rez de chaussée renferme un grand nombre de belles peintures. De là on passe à d'autres

¹ Presque tous les objets d'art qui ornaient ce palais sont devenus la proie des flammes en 1731.

belles parties du jardin décorées de fontaines , puis à une grotte composée de trois passages voutés dont les parois sont ornées de coquillages , de nacre de perle et d'autres productions marines ; on y voit trois arcades qui contiennent la représentation de trois montagnes sur lesquelles sont perchées différentes espèces d'animaux et d'oiseaux étrangers , le tout également formé de petits coquillages. Tous ces animaux jetent de l'eau , de même que les masques placés contre les parois et composés des mêmes matières. On voyait encore dans ce jardin un vallon très agréable planté d'arbres et une volière remplie de petits peroquets qui en sortent au printemps pour se nicher dans les arbres et y reviennent de leur propre mouvement vers l'hiver pour s'y laisser renfermer.

» Après avoir vu tout ceci, S. A. retourna au chateau par la pelousse dont nous avons parlé plus haut et où il se trouve un étang, plusieurs parterres de fleurs et une petite orangerie qui contient un grand nombre d'orangers et de citronniers qu'on expose en plein air pendant l'été.

» De là S. A. passa par le vignoble du parc situé sur la hauteur, ou on lui fit voir dans une volière des faisans d'une espèce rare et des pigeons sauvages et indiens ; on fit aussi sortir un grand nombre de paons dont plusieurs étaient de couleur bigarrée et très beaux, avec des tâches blanches, ainsi que de gros canards d'une espèce toute particulière et des éperviers d'Islande de couleur de chair.

» Ce parc nourrissait aussi quantité de cerfs et on y conduisit S.A. à une petite maison qui avait été habitée par Charlesquint ¹, d'où l'on voit courir le gibier et où l'on jouit d'une vue fort étendue. On était occupé à restaurer ce pavillon que l'on voulait conserver en souvenir de cet empereur.

« La visite du chateau terminée, S.A. se rendit chez le seigneur Octavio Visconte et de là chez le marquis d'Havré qui était absent ; mais

¹ Après son abdication. Ce pavillon que l'empereur avait fait construire occupait l'emplacement du palais actuel de la nation.

comme sa sœur, veuve du duc d'Aerschot, habitait le même hôtel, S. A. alla lui faire la reverence et trouva dans le salon plusieurs autres seigneurs parmi lesquels étaient les princes de Chimai et d'Espinoi et le comte d'Emden.

» Lorsque S. A. fut de retour dans son logement, elle y fut visitée par les trois comtes d'Aremberg, frères.

» Ce soir le comte de Boussu et *le nain de l'archiduchesse*, don Antonio, restèrent souper : on fait beaucoup de cas de ce nain qui est d'une très-petite taille, sans barbe, très-bien fait de corps, avec des jambes grêles et droites ; il se montra fort enjoué, fit raison à toutes les santés qu'on porta et but si copieusement qu'il dut se lever de table, ce qu'il fit en tenant un mouchoir devant la bouche comme s'il saignait du nez. Au bas de l'escalier son valet le prit sur le bras et le transporta chez lui.

» Le comte d'Emden mena S. A. avec le comte de Boussu à son manège on l'on fit courir plusieurs beaux chevaux, et de là à son hôtel ou il leur montra ses écuries. Il avait la réputation de posséder alors les plus beaux chevaux de Bruxelles. Bientôt après arrivèrent le seigneur Octavio Visconte et le duc de Barbançon, et tous ensemble ils se rendirent à Anderlecht pour dîner avec le duc d'Aumale qui y possède une maison de campagne à peu de distance de la ville. Cet endroit passe pour être des plus agréables pendant l'été. Lorsqu'on fut sur le point de se mettre à table le comte d'Hereux et le seigneur d'Andelot, avec deux autres seigneurs, vinrent saluer S. A., mais il ne furent point du dîner. Après le repas, S. A. alla voir, avec le comte de Boussu, l'ambassadeur de France M. de Breaux, puis don Louis de Velasco, premier écuyer, ensuite le marquis d'Havré que S. A. n'avait pas trouvé chez lui deux jours auparavant. Vers la brune, le comte d'Emden fit présenter un beau cheval à S. A. par son écuyer.

» Le 13 le marquis de Havré, son frère, le comte de Boussu et un autre baron, dinèrent avec S. A. Après dîner le comte de Boussu

amena deux voitures qui conduisirent S. A. à la cour pour y faire ses adieux. Les gardes du corps y étaient de nouveau rangés dans l'ordre que nous avons décrit plus haut, et il y avait dans la cour et les appartements plus de monde encore que la première fois, chacun voulant voir S. A. La réception de la part de l'infante, eut également lieu avec le même cérémonial, que lorsque S. A. lui présenta ses hommages à son arrivée à Bruxelles. L'appartement se remplit tellement de monde qu'à peine y resta-t-il un petit espace libre. Le comte de Boussu servit encore une fois d'interprète. L'infante adressa souvent la parole à S. A., et prolongea la conversation beaucoup plus long-temps qu'à sa première visite. S. A. fut conduite delà auprès de l'archiduc, qui alla de nouveau à sa rencontre, la conduisit dans son appartement et s'assit à côté d'elle. Son entretien dura près d'une demi-heure. Lorsque S. A. eût fait ses adieux et qu'elle continuait à se tenir debout en face de l'archiduc, au milieu de l'appartement, leurs altesses s'inclinèrent dérechef l'une devant l'autre, sur l'avertissement qui leur en fut donné par les chambellans, et principalement par le seigneur Octavio Visconte qui accompagnait S. A.

» Le 4, S. A. sortit avec le comte de Boussu, dans l'intention de prendre congé du marquis de Spinola, mais il était allé à la cour. Elle voulut en faire de même auprès de l'ambassadeur d'Espagne, qui se trouva indisposé. Elle se rendit alors chez le duc d'Aumale et de là chez l'ambassadeur de France, auquel elle fit ses adieux.

» Au retour, lorsque S. A. passa devant l'hôtel du marquis de Spinola, celui-ci sortit de sa demeure et monta sur la portière de la voiture de S. A. où il lui adressa ses compliments d'adieux.

» Après midi, l'archiduc fit présent à S. A. de deux beaux chevaux, richement caparaçonnés, l'un de race espagnole et de couleur gris-blanc et l'autre un brun napolitain. Ces chevaux avec leurs harnais furent estimés valoir 2,000 thalers. S. A. alla ensuite faire ses adieux au premier chambellan don Roderigo de Lascu, que le roi avait élevé au rang de comte, et au prince d'Orange.

» Vers le soir l'archiduc donna, en présence de S. A., à chacune des cinq personnes de sa suite une chaîne d'or, à laquelle était attaché un médaillon à l'effigie des archiducs. De son côté S. A. fit distribuer un grand nombre de coupes en vermeil et une forte somme d'argent, parmi les officiers de la cour et les personnes qui l'avaient servie pendant son séjour à Bruxelles.

» Ce même soir le comte de Boussu et le nain dont nous avons parlé plus haut, soupèrent de nouveau chez S. A.

» Le 15, S. A. partit de Bruxelles accompagnée des comte d'Emden et de Boussu, qui la conduisirent dans deux voitures jusqu'à une certaine distance de la ville.

» Pour ce qui concerne la ville de Bruxelles, c'est la capitale du Brabant et le chef-lieu du second quartier de cette province. Située en partie dans une plaine et en partie sur une hauteur, cette ville n'est ni forte ni remarquable par sa beauté, bien qu'on y voie çà et là un grand nombre de beaux palais et de jardins qui sont occupés par les gens de la cour. Ses rues sont ornées de beaucoup de fontaines et l'air passe pour y être fort sain. Ce n'est donc pas sans motif que les souverains du pays ont choisi cet endroit pour y établir leur résidence. L'église primaire sous l'invocation de Saint-Michel est un grand édifice dont le chœur contient un beau mausolée en marbre, érigé à l'archiduc Ernest. Le château, situé au haut de la ville, dans un lieu assez élevé, n'a point de fossés ni aucun autre moyen de défense; du côté de la ville il est précédé d'une grande place entourée presque partout d'un parapet en pierre découpé à jour et surmonté de plusieurs piédestaux destinés à supporter les statues des ducs de Brabant, dont quelques-unes seulement ont été placées¹. Les bâtiments de ce palais sont vastes, mais la plupart d'une construction ancienne et peu remarquables par leur architecture; on voit qu'il a été agrandi à diverses reprises, c'est pourquoi il s'étend plus en longueur qu'en

¹ Voir sur cette place, appelée cour des Bailles et à laquelle a succédé la place Royale, notre *Mémoire sur l'Architecture Ogivale en Belgique*.

largeur. Après avoir passé la porte surmontée d'une tour, dans laquelle se trouvait une horloge et un grand nombre de petites cloches qui font une musique très-agréable avant le son de l'heure, on arrive dans une cour carrée d'une étendue médiocre ¹ ; à gauche de cette cour on monte dans une grande salle, dont la voûte est fort élevée et dans laquelle on vend toutes sortes de marchandises ; c'est là aussi qu'ont lieu les grandes solennités. A côté de cette salle se trouve la chapelle bâtie par Charles-Quint, et dont la haute voûte est surportée par de belles colonnes. Cet édifice mérite bien d'être vu ² Nous avons décrit plus haut les appartements et la galerie du château qui donnent la plupart sur les jardins et le parc. On y jouit d'une vue admirable et c'est de ce côté que le château se présente aussi le plus avantageusement.

» L'hôtel de ville de Bruxelles, est digne d'attention et passe pour un édifice fort remarquable.

» L'hôtel de Ravenstein dont la maison électorale et princière de Saxe a été mise en possession pendant le procès non encore terminé au sujet de la succession du pays de Juliers, est située sur une colline, au centre de la ville, où il jouit d'une vue charmante. C'est un vaste bâtiment, mais dont les appartements sont en très-mauvais état et tombent en ruines. On commence cependant actuellement à faire quelques réparations à cet hôtel qui est habité par le conseiller saxon, Pierre Fuchs. Ci-devant il servit de résidence aux seigneurs de Ravenstein, lorsque l'archiduc Maximilien, fils de Frédéric III, et depuis empereur Romain, tint sa cour à Bruxelles.

» Marie, sœur de l'empereur Charles-Quint et épouse de Louis, roi de Hongrie qui périt en 1526 dans la bataille qu'il livra aux Turcs, est né à Bruxelles en 1505. Les comtes d'Egmont et de Horn,

¹ Le *Bruzella Septennaria* de Puteanus contient une vue de cette cour qui a été reproduite dans l'histoire de Bruxelles par MM. Henne et Wauters.

² Nous en avons donné une description dans notre mémoire susdit.

deux comtes de Battenbourg et vingt-deux gentilshommes ont été décapités dans la même ville en 1568.

» Son Altesse se rendit de Bruxelles à Louvain, par un pays accidenté et montagneux.

» Louvain est une grande ville, mais mal bâtie, située dans un lieu inégal, et de peu de trafic. L'église principale placée sur une petite élévation, est un grand et bel édifice, mais dont plusieurs parties ne sont pas encore entièrement achevées¹. L'hôtel de ville est aussi un monument construit avec beaucoup d'art dans le style ancien et peut être considéré à juste titre comme un chef-d'œuvre d'architecture. A l'extrémité de la ville sur la route de Malines, s'élève sur une haute montagne un vieux château, à côté d'une église, château dont on attribue la construction à Jules-César². Le penchant de la montagne est planté en vignobles³. Louvain possède une célèbre université fondée par le duc Jean IV de Brabant sous le pape Martin V. L'étude de la théologie est celle qui, dit on, y fleurit le plus. On voit en différents endroits de la ville de beaux collèges, dans lesquels sont logés les étudiants. Dans une plaine hors de la ville se trouve un beau château, très-bien bâti dans le style moderne et auquel on travaille encore ; il est entouré de jardins et de grandes allées d'arbres et appartient au duc d'Aerschot. Près de ce château. on voit un beau couvent de moines, nouvellement bâti. Au-dessus des stalles du chœur est peinte fort artistement la généalogie des

¹ L'auteur se trompe ; l'église de Saint-Pierre était depuis longtemps achevée lorsqu'il la vit ; ce qui lui aura donné l'idée du contraire, c'est que la tour s'était écroulée jusqu'à la hauteur du toit de l'église sept ans avant son voyage.

² Cette tradition populaire n'est nullement fondée, car on ne peut faire remonter au delà du ix^e siècle l'origine de ce château, berceau de la ville et ancienne résidence des comtes de Louvain et des premiers ducs de Brabant. Voir notre *notice historique sur le château César, dans la Revue de Bruxelles*, année 1838.

³ Nous avons parlé longuement de ces vignobles dans notre travail sur *l'ancienne culture de la vigne en Belgique* publié dans le *Messager des Sciences et des arts de la Belgique*, années 1833 et 1843.

seigneurs d'Aerschot qu'ils font remonter jusqu'à Adam. On y voit les portraits de la plupart de ces seigneurs avec des inscriptions . C'est-là un objet bien remarquable et bien digne d'être admiré. Des deux côtés du chœur s'élèvent leur mausolées qui sont en grand nombre et tous richement ornés de statues, d'armoiries et d'inscriptions. L'église n'est pas grande, mais bâtie et décorée de la manière la plus splendide. Les religieux de ce monastère jouissent d'un revenu considérable ¹.

» Le 16, arriva de grand matin. l'écuyer du marquis Spinola, qui remit à S. A. une petite lettre écrite en français, par laquelle le marquis mandait à S. A. qu'il s'était présenté à son logement à Bruxelles, mais que comme elle était partie, il avait couru après elle dans l'espoir de la rencontrer hors de la ville ; qu'il présentait ses humbles excuses à S. A. avec le regret de n'avoir pu lui faire une dernière fois sa révérence avant son départ. S. A. lui répondit par une autre lettre en français pour le remercier de ses peines et de l'honneur qu'il avait bien voulu lui faire.

» Après le déjeuner, S. A. partit pour Malines ; elle fut contrainte de prendre cette route à cause que les eaux qui avaient inondé tout le pays, avaient intercepté les autres voies de communication qui étaient dans le plus mauvais état possible ².

» Le 17, on traversa Lierre, jolie ville, assez bien bâtie. Elle est entourée d'un rempart, mais qui n'a point de flancs. Comme c'est

¹ Ce couvent, le seul de l'ordre des Célestins qui existât en Belgique, avait été fondé par la maison de Croy au xvi^e siècle, et fut supprimé en 1781. L'église qui tombait en ruines, a été démolie 1817 et les tombeaux qu'elle contenait transférés en partie dans l'ancienne église des Capucins à Enghien.

² A cette époque, Louvain, comme toutes les autres villes de la Belgique, ne communiquait avec les villes voisines que par de détestables chemins de terre. Les belles chaussées qui de cette ville conduisent aujourd'hui à Bruxelles, Malines, Namur, Aerschot et Diest, ne datent toutes que du siècle dernier. L'ancienne route de Bruxelles à Louvain par Tervueren n'a même été achevée que depuis 1823.

une place frontière du côté de la Hollande, il y a une garnison espagnole ; une garde nombreuse est établie aux portes de la ville et un grand nombre de pièces de canons de gros calibre défendent les remparts, principalement du côté qui fait face à Breda. Un grand canal ¹ qui traverse la ville, permet d'y amener par de grosses barques toutes espèces de vivres.

» S. A. dîna au petit village de Zanthoven et coucha à Hoogstraeten, bourg ouvert, qui possède une grande et belle église avec une haute tour d'une très-belle construction ; cet édifice est entièrement bâti de briques. Au centre du chœur s'élève un tombeau de marbre surmontée de la statue couchée du célèbre guerrier, Antoine de Lalaing et de celle de son épouse, Élisabeth d'Hoogstraeten. Charles-Quint le créa comte d'Hoogstraeten et chevalier de la Toison d'Or, comme l'apprend une inscription tracée sur une plaque de métal incrustée dans le mur à droite du mausolée. Il mourut en 1540 et fut le fondateur de cette église ².

» Une route tirée au cordeau et bordée de deux rangées de chênes, conduit de l'église au château où résida le seigneur d'Hoogstraeten. C'est un bel édifice, de construction récente et situé dans une plaine. Il est de forme carrée, entièrement bâti de briques et entouré d'une large fosse rempli d'eau ; du côté d'Hoogstraeten il y avait autrefois deux autres fossés et des bâtiments qui servaient d'habitations et d'écuries. Ce château ne présente aujourd'hui que des ruines et ses fossés sont comblés ; c'est dit-on, l'œuvre des malcontents. Il y avait à peine six mois, que le comte était mort ; c'est pourquoi, ses armes étaient placées sur un drap noir au-dessus de la porte du château, comme c'est la coutume dans le pays. Jadis, le château d'Hoogstraeten passait pour une forteresse importante ; il est vraiment déplorable de le voir rester dans l'état de désolation où il se trouve aujourd'hui. Hoogstraeten

¹ Ce n'est pas un canal, mais la rivière la Nethe.

² Non pas de l'église qui est plus ancienne, mais de sa belle tour qui fut commencée en 1544, et achevée en 1546.

forme la frontière entre les états de l'archiduc et ceux des provinces unies. »

Ayant achevé ici la traduction de toute la partie du voyage du duc de Saxe, qui concerne la Belgique, nous allons continuer à analyser le reste de la relation, comme nous avons fait pour le voyage de France et d'Angleterre.

Le 18 février le duc se rendit de Hoogstraeten à Breda, première ville de Hollande, par un pays sablonneux et peu fertile. Breda, jolie ville et très-bien fortifiée, principalement du côté de Bois-le-Duc, qui appartenait encore aux Espagnols, avait une garnison considérable, composée de 17 compagnies d'infanterie, forte chacune de 70 hommes, et de quatre escadrons de cavalerie. Le duc alla saluer le gouverneur de la ville, frère naturel du comte Maurice de Nassau, qui se montra très-courtois à son égard et lui fit voir le château, les fortifications et la fameuse barque aux tourbes, au moyen de laquelle les Hollandais s'étaient emparés de la ville par surprise. Neumayr, donne une description détaillée du beau château de Breda, récemment bâti par le comte Henri de Nassau, mais dont il n'y avait que trois des quatre côté du quadrilatère qui fussent terminés¹. Le gouverneur mena aussi le duc dans l'église principale, « qui, à la vérité, dit Neumayr, est un grand et bel édifice, car on trouve partout en Hollande, de grandes et belles églises, mais dont on a enlevé tous les autels et les statues, et on y marche comme dans une grange vide. Les enfants vont y jouer et y commettent toutes sortes d'indécences, et les personnes plus âgées s'y promènent ensemble en long et en large. » Les seuls objets d'art que le froid et prosaïque calvinisme y avait laissés debout, en se contentant de les mutiler, étaient le superbe mausolée du comte Englebert II de Nassau et de Limbourg de Baden, son épouse, et que l'on attribue à Michel-Ange ; le beau tombeau gothique des comtes

¹ L'école militaire des Pays-Bas a été établie dans cet édifice en 1828.

Englebert I^{er} et Jean son fils et deux autres tombeaux très-anciens ¹.

Le 19 au soir, le duc arriva à Bois-le-Duc, après s'être arrêté pour dîner au village de Tilbourg, aujourd'hui ville de plus de 13,000 âmes. De Tilbourg à Bois-le-Duc on trouvait un pays très-bien cultivé.

Bois-le-Duc, grande ville et chef lieu du quatrième quartier de Brabant, faisait encore à cette époque partie des États de l'archiduc Albert, n'ayant été conquise par le stadhouder Frédéric-Henri qu'en 1628. Elle passait dès lors pour une place très-forte, mais plutôt par sa situation dans un terrain marécageux qui permettait d'inno-der tous les environs, que par ses ouvrages d'art, qui laissaient beaucoup à désirer. Les habitants qui étaient réputés pour leur bravoure, n'aimaient guère les Espagnols et ne souffraient point par ce motif que d'autres qu'eux mêmes veillassent à la défense de leurs portes et de leurs remparts. Il y avait toutefois une garnison de 400 Wallons. Neumayr se borne, en parlant de l'église primaire de Saint-Jean, à dire que c'est un grand édifice d'une belle architecture à l'extérieur. Ce superbe monument, sans contredit une des églises de style ogival, les plus remarquables qui existent dans les Pays-Bas, méritait une description plus détaillée ². Il cite également comme méritant l'attention de l'amateur des arts, le couvent et l'église des dominicains dans le chœur de laquelle étaient enterrés le fameux capitaine Gerard Abrahami, surnommé *Lekkerbeetje* (surnom qu'il reçut, dit notre auteur, du seigneur au service duquel il fit dans sa jeunesse), et de ses frères. Ils étaient peints sur le mur en face, de grandeur naturelle et dans leur costume guerrier ³.

¹ Ceux de Jean seigneur de la Lecke et de Breda mort en 1394, et de Jean de Polanen, premier seigneur de la Lecke et de Breda.

² On a pu voir à la dernière exposition des beaux arts à Bruxelles, un charmant modèle en bois de cette église.

³ On trouve dans les *Délices des Pays-Bas*, tome II, article *Bois-le-Duc*, une courte relation de ce combat singulier, dit *bataille de Lekkerbeetje*, qui eut lieu en

Le 20, le duc se rendit après dîner au village de Loon.

Le jour suivant il arriva vers midi à Gertrudenberg, petite ville située sur la Merwede, en partie en Hollande et en partie dans le Brabant, de sorte que ses habitants participaient des privilèges et franchises, dont jouissaient l'une et l'autre de ces provinces. Cette ville conquise sur les Espagnols en 1593, était une place de guerre importante qui avait une garnison de neuf compagnies d'infanterie, de 70 hommes chacune, outre un escadron de cavalerie qui formait la garde du gouverneur Adrien de Megan. Le duc dîna et soupa le jour suivant avec ce dernier dans le beau palais que le comte Henri de Nassau possédait à Gertrudenberg, ville qui faisait partie des propriétés héréditaires de la maison d'Orange.

Le 23, le duc de Saxe et sa suite s'embarquèrent sur la Merwede pour Rotterdam, où ils ne purent aborder que le lendemain.

Rotterdam, qui dans la moitié du xvi^e siècle n'était qu'une petite ville peu importante, s'était, par suite du développement du commerce et de la navigation des Hollandais, considérablement accrue en étendue et en population depuis l'émancipation des Provinces-Unies et cette prospérité ne cessait d'augmenter de jour en jour.

Neumayr en parle comme d'une cité grande, belle et populeuse, bien que le Rotterdam de son temps fut loin encore d'égaler sous aucun de ces rapports le Rotterdam du xviii^e siècle et de notre époque. Voici la description qu'il en donne :

« Rotterdam, dit-il, est une grande et belle ville, très-peuplée et située dans une contrée appelée Rotter¹, sur le bord de la Meuse qui est fort large en cet endroit. Les maisons sont toutes bâties de briques, terminées en pignons et d'une très-belle architecture ; mais tous les pignons surplombent la rue, ce qui produit un assez mauvais

l'année 1600, sur une bruyère près de Bois-le-Duc, entre vingt-deux Flamands et un pareil nombre de Français.

¹ Ce n'est pas la contrée où est situé Rotterdam qui porte ce nom, mais une petite rivière qui traverse la ville.

effet ; on les construit dit-on de cette manière afin que l'eau de pluie s'écoule plus facilement et ne gâte pas les combles ¹. Ce mode de construction n'existe point du reste dans d'autres villes de la Hollande. Rotterdam s'est considérablement agrandi depuis peu d'années et l'on continue toujours à y bâtir. C'est dans les nouveaux quartiers qu'on trouve les plus belles maisons. Presque toutes les rues sont traversées par des canaux que l'on passe sur de beaux ponts-levis en bois. De tous côtés on voit quantité de navires tant grands que petits, et l'on était encore occupé à construire, lors de notre voyage, trois grands et beaux vaisseaux. Près de la ville nous vîmes plusieurs centaines de barques destinées à la pêche du hareng qui fait la principale branche de commerce de Rotterdam. Mais c'est, assure-t-on, la navigation des Indes qui a contribué le plus à faire naître cet état de prospérité dont la ville jouit actuellement. Rotterdam est bien fortifiée et a une garnison de 200 Français. Cette cité mérite donc d'être vue autant qu'aucune autre des Pays-Bas. Saint-Laurent, sa principale église, est, à la vérité, un grand et bel édifice, mais qui ne renferme rien de remarquable, car on en a fait disparaître tous les ornements. » Près de là on voyait, comme on la voit encore de nos jours, la petite maison où naquit Erasme et dont Neumayr transcrit les inscriptions qui sont placées sur la façade. Vis-à-vis de sa maison natale s'élevait la statue en pierre de l'illustre savant, qui fut érigée en 1557 et remplacée en 1622 par la colossale mais lourde statue en bronze qui existe actuellement.

Le duc de Saxe ne resta qu'un demi-jour à Rotterdam et partit de là pour Delft « regardée comme la plus belle ville de la Hollande, dit Neumayr », réputation qu'elle ne conserve plus de nos jours, quoique ce soit toujours une jolie ville, dont les deux rues princi-

¹ Le manque d'aplomb que Neumayr remarquait de son temps dans les façades des maisons de Rotterdam, et que l'on observe encore de nos jours en beaucoup d'édifices de cette ville, ne résulte pas de la cause qu'il indique ici, mais provient de l'affaissement des fondements posés sur un terrain miné par les eaux.

pales, traversées par des canaux bordées de deux rangs d'arbres, qui coupent la ville dans toute sa longueur, sont ornées de maisons fort bien bâties.

La bière que l'on brasse à Delft passait du temps de Neumayr pour la meilleure de la Hollande ¹.

La principale église de Delft, grand et bel édifice de style ogival, ne plut pas à Neumayr qui la juge d'une tout autre manière, et n'y observe de remarquable que le tombeau du *stadhouder* Guillaume I^{er}, tombeau qu'il trouva lui-même fort vilain, n'étant construit qu'en briques, dans la forme d'un grand coffre de voyage, et flanqué aux quatre coins de colonnes en bois surmontés d'un baldaquin, le tout peint en noir. Mais on se proposait, dit-il, de remplacer ce monument mesquin, par un mausolée en marbre, qui effectivement fut exécuté en 1620, sur les dessins du célèbre architecte Henri de Keyser, et qui depuis lors sert et sert encore de sépulture aux membres de la famille d'Orange.

Neumayr parle aussi de la haute et belle tour de la seconde église de Delft, dite *l'Église-Neuve*, située sur la grand'place, en face de l'hôtel de ville que notre auteur se contente de nommer sans y ajouter aucune autre particularité, le bel hôtel de ville qui existe aujourd'hui, n'ayant été bâti que six ans après son voyage ².

L'ancien couvent de *Sainte-Agnès*, qui servit de résidence à Guillaume I^{er}, qui y fut assassiné en 1584, par Baltazar Gérard, était habité à l'époque du voyage du duc de Saxe, par don Emmanuel de Portugal, fils de don Antonio qui avait disputé à Philippe II, roi d'Espagne, la possession de ce royaume. Ce prince avait épousé la sœur du comte Maurice de Nassau, *stadhouder* de Hollande.

¹ Cette branche d'industrie commençait néanmoins à décliner dès cette époque; car on lit dans la description hollandaise de Delft, écrite par le bourgmestre Van Bleswyck, vers l'an 1667, que le nombre des brasseries y avait diminué de plus de cent depuis un siècle, et qu'il n'en restait plus que quinze,

² Il fut construit sur les plans de l'architecte de Keyser en 1620, après l'incendie qui dévora l'ancien hôtel de ville en 1618.

Le 25, le duc s'arrêta pour dîner à Leide « grande et belle ville, dit Neumayr, et située dans une contrée très-agréable. Les rues y sont longues, très-propres, et la plupart traversées par des canaux, de manière que l'on peut les parcourir en bateau. Cent quarante-cinq ponts, dont cent et quatre en pierres, sont jetés sur ces canaux. Presque toutes les rues sont plantées de deux rangs d'arbres, qui pendant l'été contribuent beaucoup à leur ornement. Les maisons, construites en briques, sont décorées de beaux pignons. La ville est entourée de bonnes fortifications. Il y a plusieurs belles églises, dont la principale et la plus belle est celle de *St-Pierre*, mais la plus remarquable sous le rapport de l'art est celle de *Saint-Pancrace*. Du reste, l'intérieur de ces temples, n'offre plus rien de curieux, tous les ornements en ayant été enlevés. » Neumayr décrit ensuite les bâtiments de l'université, ancien couvent de religieuses, peu digne, alors comme de nos jours, de la première institution scientifique de la Hollande; le théâtre anatomique, la jolie promenade du Doelen, le bel hôtel de ville, nouvellement construit, et le bourg ou château, enceinte circulaire couronnée de créneaux et élevée sur un tertre artificiel au centre de la ville. Neumayr rapporte la tradition locale, d'après laquelle ce château aurait été bâti par les Romains, tandis que sa forme et celle des briques dont il est construit, indiquent évidemment une époque postérieure de plusieurs siècles ¹.

Le même jour le duc de Saxe se rendit à Haarlem, « qui passe, dit Neumayr, pour la plus grande ville de la Hollande ». Aujourd'hui Haarlem qui, de même que Leide, est beaucoup déchue depuis la fin du *xvii^e* siècle, le cède, tant en population, qu'en étendue à cette dernière ville, à Amsterdam, à Rotterdam, à La Haye et à Groningue. Elle était, comme elle l'est encore, bien bâtie et percée de larges rues, mais ses remparts ont été convertis depuis peu d'années

¹ La forme de ce château ressemble exactement à celle des châteaux élevés par les Anglo-Saxons en Angleterre, tels qu'ils sont représentés dans l'ouvrage de Strutt, (*l'Angleterre ancienne*).

en charmantes promenades. *Saint-Bavon*, sa principale église, dont Neumayr se contente de dire que c'est un grand édifice, construit en briques, est un des édifices religieux les plus vastes et les plus beaux de la Hollande. Cette église ne possédait pas encore alors ses fameuses orgues, renommées dans toute l'Europe, mais Neumayr vante déjà son carillon. Il décrit également l'hôtel de ville de Haarlem, et les peintures représentant tous les comtes de Hollande, de grandeur naturelle, qui en décorent la grande salle.

Le 26, nos voyageurs s'embarquèrent le matin sur le canal de Haarlem à Amsterdam, où ils n'arrivèrent que vers les quatre heures de l'après-midi, bien que ces villes ne soient distantes l'une de l'autre que de quatre lieues.

Le tableau que Neumayr trace d'Amsterdam à une époque où cette ville, dont l'importance était naguère très-secondaire, venait, grâce à l'émancipation des Provinces-Unies, d'atteindre un degré de prospérité extraordinaire, et prenait une extension qui devait bientôt en faire une des premières villes de l'Europe pour l'étendue et la population ; ce tableau offre le plus grand intérêt et mérite bien que nous le traduisions en entier : « Amsterdam, dit notre voyageur, ne fut autrefois qu'un endroit fort chétif ; mais aujourd'hui cette ville, par les dernières guerres et par les entreprises maritimes auxquelles elles ont donné lieu aux Indes, a pris un tel élan, qu'elle peut être comparée aux premières villes commerçantes de l'univers, si elle ne tient le premier rang parmi elles. Sa situation est des plus belles, car elle touche d'un côté à un bras de mer, appelé *Tie* (*l'Et*), et donne du côté opposé sur un pays très-beau et très-fertile. Elle est traversée par de nombreux canaux et par le fleuve l'Amstel, de sorte que les bateaux peuvent y naviguer librement et charger ou décharger leurs cargaisons dans tous les quartiers de la ville. Les ponts sur lesquels on passe les canaux sont faits d'une telle façon, que lorsque le mât d'un bateau les touche, ils s'ouvrent d'eux-mêmes pour donner passage au navire, et se referment dès qu'il est passé.

Les maisons sont toutes bâties sur pilotis, et l'on assure que les fondements d'une maison coûtent plus que la maison même ; c'est pour ce motif que le prix d'achat ou de loyer des maisons d'Amsterdam est très-élevé. Le chantier d'Amsterdam est le principal du pays. On y fabrique aussi annuellement plusieurs milliers de pièces de toile. En un mot, le commerce qui se fait dans cette ville est tellement considérable, qu'aucune autre ville ne peut entrer en comparaison avec elle sous ce rapport. On prétend qu'Amsterdam est imprenable ; car partout où l'on creuse on trouve de l'eau ¹. Bien que la ville ait été agrandie il y a vingt ans, par le comte Maurice, qui l'entoura de nouveaux fossés, remparts et boulevards, on travaille de rechef à étendre son enceinte et sur un plan si vaste, qu'Amsterdam occupera un espace deux fois plus grand que celui qu'elle remplit actuellement, et sera entourée de nouvelles fortifications, construites suivant toutes les règles de l'art, et qui d'après le plan projeté, compteront plus de trente bastions. Cette nouvelle enceinte forme un demi-cercle ; les bastions seront éloignés l'un de l'autre de 236 pas, et chacun d'eux aura environ l'étendue du cinquième d'une courtine. Cinq bastions et leurs remparts étaient déjà terminés, et furent vus dans cet état par S. A. Le plan des maisons et des rues à construire, mérite aussi tout éloge, et de toutes parts on voit surgir des édifices de la plus belle architecture. Quand tous ces travaux seront terminés, il n'existera pas sur le globe entier une ville comparable à Amsterdam ². »

¹ En 1672, dans la guerre injuste que Louis XIV avait entreprise contre la Hollande, on inonda les environs d'Amsterdam, ce qui obligea l'armée française qui n'était plus qu'à deux lieues de cette ville, à se retirer avec précipitation et à abandonner toutes ses conquêtes.

² Par l'agrandissement dont parle notre auteur, Amsterdam s'accrut de 303 arpents et 362 verges carrés, trois arpents au delà du double de l'espace qu'elle occupait auparavant. En 1658 on recula de nouveau les remparts de la ville ; cet agrandissement fut plus considérable encore que celui de 1612, car il fut de 362 arpents et 206 verges. Cette nouvelle enceinte, qui est celle de la ville actuelle, a un circuit de

Amsterdam qui de nos jours encore occupe un rang distingué parmi les principales capitales de l'Europe, est sans doute une ville dont les quartiers modernes offrent un fort bel aspect, mais qui néanmoins le cède sous le rapport des monuments publics, à une infinité de villes bien moins considérables. Et si aujourd'hui ils sont si clair-semés dans la capitale de la Hollande, leur nombre devait être bien plus restreint encore dans les premières années du xvii^e siècle; aussi les seuls édifices et établissements publics d'Amsterdam, que Neumayr ait jugé dignes d'une mention particulière sont l'église, dite la Vieille-Eglise, grand temple gothique dans lequel il ne vit de remarquable que le tombeau du célèbre amiral Van Heemskerke; l'Église-Neuve, la plus grande et la plus belle église d'Amsterdam, l'hôtel de ville, bâtiment alors fort mesquin et auquel on substitua en 1648, le magnifique hôtel de ville moderne que les Hollandais regardent comme une des merveilles du monde¹; le poids public, lourde et maussade construction du règne de Charles-Quint, que le roi Louis a fait démolir pour débarrasser la place du Dam dont elle encombra le centre; la nouvelle bourse, vaste édifice en carré long, bâti autour d'une cour bordée de portiques²; l'hospice des vieillards, l'hôpital, la maison des orphelins³, l'hôtel de la compagnie des Indes

18,790 pas géométriques (environ quatre lieues), et donne à Amsterdam une superficie 28 fois plus considérable que celle qu'elle avait en l'an 1300.

¹ Ce superbe édifice a été converti en palais royal en 1808, et conserve encore cette destination. L'hôtel de ville actuel, ci-devant hôtel de l'amirauté, qu'on appropriait alors à cette usage, est tout à fait indigne d'une ville aussi considérable qu'Amsterdam.

² Cet édifice célèbre, construit en 1609, et dont on trouve une vue dans la traduction hollandaise de la description des Pays-Bas, par Guicciardin, publiée en 1612, dans la description d'Amsterdam par Wagenaer et dans plusieurs autres ouvrages, a été démoli récemment. On travaille actuellement à l'érection d'une nouvelle bourse sur la place du Dam en face du palais du roi.

³ Le nombre des hospices et hôpitaux d'Amsterdam s'est considérablement accru depuis le commencement du xvii^e siècle. Aucune autre ville de l'Europe, à l'exception de Londres, n'est aussi riche en établissements de ce genre.

et la maison de correction. Neumayr entre dans de longs détails sur ces deux derniers établissements. Les magasins de la maison de la compagnie des Indes, nom que portait le premier de ces édifices qui s'est écroulé en 1820, et dont le superbe bassin d'Amsterdam, creusé en 1825, avec son immense entrepôt occupe aujourd'hui l'emplacement, étaient remplis de toutes les productions des tropiques ; dans la salle d'assemblée des directeurs de la compagnie, on voyait un grand nombre de peintures indiennes représentant des maisons, des hommes et des animaux, le tout d'une exécution fort médiocre. On y remarquait aussi une superbe carte maritime des Indes, dessinée à la plume sur parchemin, et une collection de costumes et d'autres objets confectionnés par les habitants de ces contrées. « Un grand nombre des villes de la Hollande, dit Neumayr, ont pris part à la fondation de la compagnie des Indes, qui date à peine d'une vingtaine d'années, et dont le premier capital fut de trois millions de thalers (environ 10,750,000 francs). Elle a fait un bénéfice considérable ci-devant ; aujourd'hui elle jette les hauts cris à l'occasion de la perte qu'elle a éprouvée l'année dernière d'un vaisseau dont la charge est évaluée à quinze tonneaux d'or (1,500,000 florins), et qui coula bas au Texel. On avait déposé dans les magasins de l'hôtel de la compagnie une petite quantité d'épicerie qu'on avait pu sauver de ce naufrage, mais qui étaient toutes marinées et gâtées en majeure partie. »

Dans la maison de réclusion, on obligeait les condamnés à scier en petits morceaux des bois de l'Inde, travail long et fort pénible ; mais ceux qui étaient renfermés pour des délits de peu d'importance, pouvaient se livrer à des occupations moins fatigantes. Les reclus qui par paresse ou pour tout autre motif méritaient une punition disciplinaire, étaient couchés sur un bloc de bois et fessés d'importance, en face d'une colonne surmontée de la statue de la justice, tenant d'une main une poignée de verges et de l'autre deux chaînes en fer.

Le duc de Saxe continua à séjourner à Amsterdam, les 27 et 28 de février et le 1^{er} de mars. Ce dernier jour il assista au prêche, dans le

temple Luthérien , qui n'était qu'une maison ordinaire, composée d'un rez de chaussée, entourée intérieurement d'une galerie ¹.

Il n'y avait qu'une vingtaine d'années que les luthériens avaient obtenu le libre exercice de leur culte, tant à Amsterdam , que dans les autres parties des Provinces-Unies.

Le 2 de mars, le duc retourna à Haarlem , d'où il partit le jour suivant pour La Haye.

« La Haye, dit M. Neumayr, est un gros bourg ouvert , dans un très-beau site, car ses environs sont embellis d'un parc et fort boisés. Il est bien bâti et contient un grand nombre de belles maisons. Ses rues et plusieurs places sont plantées d'arbres, ce qui en rend le coup-d'œil des plus agréables. On creuse actuellement un canal au moyen duquel les bateaux pourront arriver à La Haye ; ce sera un grand avantage pour cet endroit où les vivres sont d'un prix fort élevé aujourd'hui ² ».

Il ne trouva rien de remarquable dans les églises; même les appartements du château qui servait de résidence au stadhouder, et où s'assemblaient les États-Généraux , lui parurent fort vilains. La grande salle gothique dont la voûte en bois est d'une construction très-hardie, était décorée des drapeaux que le comte Maurice avait enlevés aux Espagnols dans ses différentes campagnes, et notamment dans les batailles de Turnhout et de Nieupoort. Cette salle était une espèce de bazar dans lequel on débitait toutes sortes de marchandises, ce qui y attirait journellement un grand concours de monde ³.

¹ Les Luthériens possèdent aujourd'hui deux grandes et belles églises, l'une bâtie en 1633 et l'autre en 1668.

² En 1827 on a creusé un canal qui fait communiquer directement La Haye avec la mer.

Quoique par ses agrandissements à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle, La Haye fût déjà une belle ville lors du voyage du duc de Saxe, ses plus beaux quartiers n'ont été construits en 1642 et 1702. Cette ville qui a actuellement une lieue et demie de tour et environ 70,000 habitants, est sans contredit une des plus jolies capitales de l'Europe.

³ Aujourd'hui cette vaste salle, qui n'est ni voûtée ni plafonnée, mais dont la cou-

Dès que le stadhouder eut appris l'arrivée du duc de Saxe, il s'empressa de venir le saluer à son hôtel, accompagné d'une suite nombreuse. Après s'être entretenu pendant une demi-heure avec lui, il le mena promener dans la ville et le reconduisit ensuite à son logement. Pendant les trois jours que le duc demeura à La Haye, il reçut l'accueil le plus flatteur de toute la famille d'Orange, et dîna chaque jour avec le stadhouder.

Le 7, le duc partit de La Haye, passa de nouveau par Leide et s'arrêta le soir au bourg de Bodegraven, devenu célèbre dans la guerre de Louis XIV contre la Hollande, en 1672. Le lendemain il séjourna à Utrecht.

« De La Haye à Utrecht, dit Neumayr, la route est des plus agréables. On voyage presque toujours sur des canaux, le long desquels on voit partout de belles maisons de campagne et des fermes, ce qui du reste se remarque dans presque toute la Hollande, où, en se rendant d'une ville à une autre, on passe continuellement devant de jolies campagnes ¹. »

Utrecht, grande et belle ville, était tenue au commencement du 17^e siècle, pour une des places les plus fortes des Provinces-Unies, et avait une nombreuse garnison. Depuis peu d'années ses remparts ont été convertis en une charmante promenade publique. Le seul édifice d'Utrecht que mentionne l'auteur de la relation, est l'antique cathé-

verture en bois de chêne est fort remarquable, sert uniquement au tirage de la loterie néerlandaise, et les trophées dont elle était décorée en ont été transportés à Amsterdam depuis la fin du siècle dernier.

L'ancien palais du stadhouder, reconstruit en partie en 1785, est consacré aujourd'hui à la tenue des états généraux dont les salles sont fort belles.

¹ Rien de plus agréable que le voyage d'Amsterdam à Utrecht par l'Amstel et le Vecht. Depuis l'embouchure de cette rivière dans l'Amstel jusqu'à Utrecht on ne voit dans une traversée de huit lieues qu'une suite de maisons de campagne, et de jardins, les uns plus beaux que les autres. Au rapport du célèbre astronome Lalande, il n'y a dans l'Europe entière que la Brenta, de Padoue à Venise, dont les rives soient décorées avec tant de profusion.

drale qu'il dit avoir été un grand et magnifique monument, mais dans lequel il n'y avait à voir que les bannières et les blasons des chevaliers de la toison d'or, qui assistèrent au chapitre que Charles-Quint tint dans cette église. Un terrible ouragan renversa, en 1674, les nefs de cette cathédrale, dont il ne subsiste plus depuis lors que les transsepts, le chœur et la tour en pierres de taille, haute de 388 pieds, et bâtie par l'évêque Frédéric de Syrch, en 1321.

Après avoir demeuré deux jours à Utrecht, le duc de Saxe quitta cette ville le 11. Il traversa dans la matinée la petite ville de Rhenen et dîna à Arnhem, capitale de la Gueldre, et dont la principale église est un édifice fort remarquable.

Après midi le duc continua sa route par le fort de Schenkenschans, aujourd'hui démoli, et par Clèves, à cette époque misérable bicoque, au dire de Neumayr, et actuellement une des plus jolies villes de la Prusse Rhénane. De Clèves à Xanten, on traversait une immense bruyère qui a été mise en culture depuis lors.

Xanten, où nos voyageurs passèrent la nuit, n'était pas mieux bâti que Clèves. Il est étonnant que Neumayr ne dise pas un mot de la superbe église ci-devant collégiale de cette ville, un des plus beaux monuments de style ogival qui existent en Allemagne. Il est à croire qu'il n'eut pas le loisir de voir ce monument.

Le 12, le duc passa par Rheinsberg, ville assez bien bâtie, et qui avait été considérablement fortifiée par les Espagnols, qui y tenaient une forte garnison, bien que la ville appartînt à l'électeur de Cologne. On s'arrêta pour passer la nuit à Neuss, « que l'on assure avoir été une belle ville autrefois, dit Neumayr, mais que la guerre a entièrement ruinée. » Un moulin situé près de la porte de Cologne, est la seule curiosité de cette ville dont il a jugé à propos de parler ; cependant le dôme ou église principale de Neuss, que le roi de Prusse fait actuellement restaurer dans sa forme primitive, est une des églises bysantines les plus remarquables qui décorent les rives du Rhin.

De Neuss à Cologne, nos voyageurs traversèrent un beau pays uni et parfaitement cultivé.

Ce que Neumayr dit de l'étendue, de la forme et de la circonvallation de Cologne, n'a guère changé de nos jours ; seulement ses vieux murs et ses belles portes du XII^e siècle ont été complètement restaurés et entourés d'un nouveau rempart depuis 1815. Mais l'intérieur de la ville a sous le gouvernement prussien subi une complète métamorphose par les nombreuses constructions qu'on y a élevées, les nouvelles rues qu'on a percées dans tous les quartiers, et les embellissements de tout genre qu'on a exécutés pendant les vingt dernières années. Jusque vers la fin du siècle dernier, Cologne passait pour une des villes les plus mal bâties de l'Allemagne ; quel misérable aspect cette grande cité ne devait-elle donc pas présenter deux cents ans plus tôt². Lorsque néanmoins Neumayr vante la beauté de Cologne, nous ne pouvons que rappeler ce que nous avons observé à différentes reprises au sujet des villes du XVI^e siècle et des temps antérieurs. Neumayr ne pouvait manquer d'admirer la superbe cathédrale de cette ville qu'il regrette de voir inachevée. Il ne parle, et fort brièvement encore, que de deux autres églises de la ville sainte qui en comptait plus de deux cents avant la réunion de Cologne à la France ; ce sont l'église de N.-D. du Capitole, basilique romane du VIII^e siècle et qui existe encore en partie telle que Plectrude, épouse de Pepin de Landen, la fit construire des débris du capitole romain, et celle de S^{te}-Ursule et des onze mille vierges dont les murs sont tapissés des ossements de ces prétendues martyres¹. Pas un seul mot sur les églises de S'-Cunibert, de S'-Géréon, de S'-Pantaléon, de S'-Séverin, des Douze Apôtres, des Jésuites, etc., temples d'architecture byzantine, romane et ogivale qui de nos jours attirent à si juste titre l'admiration des

¹ Ces ossements sont ceux de 1,200 cadavres déterrés dans un ancien cimetière de Cologne au XIII^e siècle. Un calendrier ecclésiastique de Cologne qui date du IX^e siècle et qui a été publié récemment par Binterim sous le titre de *Calendarium Coloniense sæculi ix*, atteste à l'évidence que le nombre de ces onze mille Vierges martyrisées, doit être réduit à celui de onze. On y lit : XII cal. novembr. S. Hilriones et sanitarum XI Virg. Ursulæ, Senciæ, Gregoriæ; Pinnæ, Marthæ, Saulæ, Britullæ, Satinnæ, Satunæ, Rabaciæ, Palladiæ.

archéologues et des amateurs des arts. Même silence sur le bel édifice gothique de l'ancienne halle connu sous le nom de Gurzenich et sur la maison des templiers, admirable échantillon d'une grande habitation privée au XIII^e siècle et qui probablement n'a pas son pareil dans toute l'Europe, si l'on en excepte peut-être quelques vieux palais de Venise. Le beau portail en style de la renaissance de l'hôtel de ville de Cologne n'attira pas davantage l'attention de notre voyageur ; il ne remarqua que les vieilles armures que l'on y conservait avant l'invasion des Français et qui ont été détruites ou enlevées à cette dernière époque, et la salle où se tint la diète qu'y convoqua l'empereur Charles-Quint. Du reste, comme le duc de Saxe, pressé de revoir ses pénates, après une absence d'une année entière, ne demeura qu'un demi-jour à Cologne, on peut pardonner à l'auteur de notre relation le silence qu'il a gardé sur tant de monuments remarquables qui décoraient cette ville et qui en font une des cités les plus intéressantes de l'Europe.

Après le dîner qui fut offert au duc par le magistrat de Cologne et dans lequel ce dernier fit hommage à S. A. de vingt pots de vin, nos voyageurs se remirent immédiatement en route. Ils couchèrent cette nuit à Oberrode et le lendemain à Siegen où le comte Jean de Nassau vint recevoir le duc et le mena au château où ils soupèrent ensemble.

Le 15, le duc poursuivit son voyage jusqu'à Marbourg, jolie ville située sur le bord de la Lane, sur le penchant d'une colline au sommet de laquelle s'élève le château devenu célèbre pour avoir servi de refuge à Luther après son départ de la diète de Worms. L'université que cette ville possédait à l'époque du voyage du duc de Saxe, ne subsiste plus de nos jours.

Le 16, le duc passa près de la forteresse et du bourg de Zigenhayn et coucha à Hombourg, petite ville sur une montagne. Il passa la nuit du 17 dans la petite ville de Creuzberg et celle du 18 à Gotha. Le 19 il dina à Erfurt. Arrivé à une demi-lieue de distance de

Weimar , le duc fut reçu par ses frères qui étaient venus à sa rencontre et qui le reconduisirent dans sa résidence ducale.

« Son altesse, dit Neumayr, en terminant sa relation, acheva ainsi heureusement ce voyage dans l'espace d'un an ; car il l'avait commencé le 27 mars de l'an 1613 et il fut de retour à Weimar le 19 mars 1614. »

Le duc de Saxe ayant accompli sa pérégrination , ici se trouve aussi terminée notre notice sur son voyage , travail dans lequel nous avons tâché de donner un résumé aussi complet que possible du récit du bon et naïf Neumayr. Sans doute une grande partie de cette relation a considérablement perdu à se voir réduite à une simple analyse qui aura pu paraître bien sèche et passablement ennuyeuse à tout lecteur qui ne se livre pas à une étude spéciale de la géographie comparée des temps anciens et modernes et qui nonobstant son indifférence pour cette science aurait peut-être trouvé du plaisir à lire une traduction complète et littérale du voyage du duc de Saxe. Aussi ne cessons-nous de faire des vœux pour que quelque littérateur ait le courage d'entreprendre la publication d'une collection complète de toutes les relations de voyages faits en Europe jusqu'à la fin du xvii^e siècle. Nous ne désirons pas moins de voir paraître un recueil des nombreux voyages en Orient, entrepris depuis le iv^e jusqu'à la fin du xvi^e siècle. L'une et l'autre de ces collections devraient reproduire le texte des relations de voyages, accompagné de notes et d'une traduction française de toutes celles qui ont été écrites dans une autre langue¹.

¹ Tel est entr'autres le voyage si intéressant de notre compatriote Josse Van Ghistele qui visita une grande partie de la Turquie et de la Grèce en 1481; cet ouvrage, ait écrit en flamand, est devenu fort rare bien qu'il eu deux éditions au xvi^e siècle. Nous en avons donné une notice dans le *Messenger des Sciences et des Arts de la Belgique*, année 1883.

Récemment la société des bibliophiles de Hainaut a publié une relation de voyages du xv^e siècle, non moins intéressante, celle du sire de Lannoy. Il est à regretter que cet ouvrage, l'une des publications les plus importantes, que

Comblér ces deux lacunes, ce serait rendre un service des plus éminents à l'histoire de la géographie, et une pareille publication suffirait pour illustrer le nom de l'éditeur qui, par amour de la science, oserait se charger de cette tâche. Nous, qui depuis nombre d'années, prenons plaisir à l'étude de la géographie comparée, peut-être nous ne croirions pas ce travail au-dessus de nos forces; mais resterait à trouver l'éditeur, et c'est là peut-être l'obstacle le plus sérieux à toute entreprise littéraire, dans un siècle aussi industriel que le nôtre et où les calculs de Barème l'emportent sur le dévouement et le savoir des Alde, des Étienne, des Plantin et des Elzevirs¹.

A. G. B. SCHAYES.

cette société ait mise au jour jusqu'ici ne soit pas accompagné de la moindre notice ou commentaire. Voy. *Trésor National*, tom. II, 2^e année, p. 179, l'examen critique que M. Gachet a fait de cette publication.

¹ Nous avons dit au commencement de cet article qu'on n'avait imprimé jusqu'ici que deux voyages en Belgique antérieurs à celui du duc de Saxe; il en est cependant un troisième que nous n'aurions pas dû passer sous silence, celui du célèbre peintre allemand Albert Durer qui date de l'année 1526. Il n'existe du reste, à notre connaissance, à l'exception de quelques analyses, aucune traduction française de cette relation si curieuse, écrite en vieux allemand.

STATUS
Submitted 20160705
SOURCE
WSILL
BORROWER
UOH
LENDERS
*KOB

TYPE
Copy
REQUEST DATE
07/05/2016
RECEIVE DATE

OCLC #
149704287
NEED BEFORE
08/04/2016



168057818

DUE DATE

3016 B 23 - 21

BIBLIOGRAPHIC INFORMATION

LOCAL ID
AUTHOR

TITLE Trésor national : recueil historique, littéraire,
scientifique, artistique, commercial et industriel.
IMPRINT Bruxelles : Wouters, Raspoet, 1842-1844
ISBN

ARTICLE AUTHOR Schayes, A.

ARTICLE TITLE Voyage de Jean-Ernest, duc de Saxe, en
France, en Angleterre et en Belgique en 1613
FORMAT Serial
EDITION
VOLUME
NUMBER
DATE 1843
PAGES 168-254

INTERLIBRARY LOAN INFORMATION

ALERT

VERIFIED WorldCat (149704287) Physical Description: v. ; 23
MAX COST OCLC IFM - 50.00 USD
LEND CHARGES
LEND RESTRICTIONS

AFFILIATION
COPYRIGHT US:CCL

SHIPPED DATE
FAX NUMBER 306-966-6040 / 306-966-5996
EMAIL ssuill@library.usask.ca

ODYSSEY
ARIEL FTP
ARIEL EMAIL

BILL TO Interlibrary Loans, Rm.122, Murray Library
3 Campus Drive
Saskatoon, SK, CA S7N 5A4

SHIPPING INFORMATION

SHIP VIA Library Mail
SHIP TO Interlibrary Loans, Rm.122, Murray Library
3 Campus Drive
Saskatoon, SK, CA S7N 5A4

RETURN VIA
RETURN TO